

Au Glouglou Power

MA PREMIÈRE CUITE, JE L'AI PRISE À 17 ANS. C'était une sortie entre lycéens et j'avais enchaîné les tournées de pastis et un litre de bière. Je me souviens encore de la vision trouble qui s'ensuivit et des toilettes du restaurant où tout était prévu pour ceux qui comme moi défailaient devant l'alcool.

Des soirées alcoolisées, j'en ai vécu bien d'autres après celle-là, entre potes ou seul à la maison, dans les bars, dans des concerts, en des circonstances diverses et variées en somme.

Pourtant à un moment, il a bien fallu se rendre à l'évidence, je buvais tous les jours malgré les gueules de bois de la veille, malgré le sentiment de se faire du mal, malgré le manque d'envie, malgré le coût, la fatigue, la déprime. Je buvais malgré tout. Pendant longtemps, je repoussais à demain l'idée de m'arrêter ou de moins boire. Procrastination chérie. Je souhaitais pourtant mettre un terme à tout ça ; les jours passaient et les bouteilles s'accumulaient. Après avoir accepté l'idée que je ne pouvais le faire seul, j'ai choisi de me faire aider, accompagner comme disent les travailleurs sociaux.

Direction les centres spécialisés, les médecins, les alcoologues, les hôpitaux, les services d'addictologie. Réponse cinglante et définitive quand j'expliquais (encore fallait-il que j'ai le courage (et la place) de le dire) que je ne souhaitais pas m'arrêter définitivement mais retrouver une consommation contrôlée comme aux premières heures. Vous devez arrêter complètement, l'abstinence doit être totale et définitive répliquait en chœur le corps médical. J'ai commencé des trucs, en ai suivi d'autres, suis allé voir des spécialistes, commencé ou plutôt repris une analyse, fait quantité d'examens avec toujours en tête cette idée.

Boire comme avant, retrouver le plaisir des bons vins, du goût des alcools fins, des soirées pleines de bruit et d'amis, d'ivresses pas trop maîtrisées et rieuses.

J'attendais de cette expérience de cure qu'elle valide mes choix et mes objectifs mais pour cela j'ai dû les imposer, sans cesse lutter pour faire entendre ma petite musique personnelle, être obstiné (pour ne pas dire têtu) dans mes convictions et défendre pied à pied la part intime que les soignants semblaient vouloir fouiller sans trop de délicatesse et de contenance. C'est en cela que je dois à mon entêtement autant qu'aux personnes que j'ai rencontrées et qui m'ont aidé dans ce chemin, l'existence de ce journal.

J'ai une cinquantaine d'années et j'exerce ma profession dans le champ du travail social en accueillant des personnes en situation d'exclusion. C'est pourquoi dans ce récit, on trouvera peut-être (ou pas) chez moi, une grande sensibilité à la prise en compte de la parole. Une éthique un peu sourcilleuse de l'écoute, de la rencontre, de la mise en relation du contexte et des usages et de la co-construction. Certains pourront le regretter et d'autres le louer, apporter des critiques, des nuances, des observations, toujours est-il que ce journal fût pour moi, le moyen de tenir mes objectifs de cure et qu'il ne se réclame en aucun cas de la plus pure objectivité, bien au contraire. C'est un témoignage à l'instant T de ce que j'ai pu ressentir des injonctions de cure dans un milieu hospitalier traditionnel et pourtant spécialisé, mais aussi une histoire de rencontres, de paroles, d'humour et de dérision avec ceux qui furent un temps mes compagnons de route.

Bonne lecture à tous

CHAPITRE 1 : JOURNAL CLINIQUE

Premier jour,

1/03-16

Gare Saint Charles, 6:30

Levé tôt mais pas de train avant 8h44. J'avais mal lu les horaires sur Internet. Premier raté et deux heures d'attente.

Café, clopes, l'Equipe et le vent qui s'engouffre par les grandes portes en bois.

Le train, deux heures, lecture de l'Homme-Dé de Luke Rhinehart et somnolence.

Arrivé à destination à 11h50. coup de fil ; on vient vous chercher dans deux, trois minutes. Je m'attendais à une berline ou un utilitaire, genre ambulance mais c'est un petit barbu avec un bonnet dans une 106 pourrie qui m'a ramené au centre.

Bâtiments neufs, tout de plain-pied, murs ocre et du bois partout avec des kilomètres de couloirs et des recoins. On m'installe dans la chambre 13, c'est aussi un signe (et je ne suis pas superstitieux) après les formalités administratives.

S'ensuit un long entretien d'admission avec le médecin. Grand bureau spacieux avec une affichette de Ghandi derrière qui déclame une phrase à la con sur les voyages et soi-même. « Il n'y a pas de plus grand voyageur que celui qui a fait le tour de lui-même », un truc dans ce genre.

Ça donne le ton.

Elle est grande et plutôt cool. Un peu trop cool justement, c'est suspect. Ça suinte même (ici c'est différent, on sait accueillir !). Elle parle depuis le savoir, derrière son bureau, de l'alcool, des malades alcooliques, de l'abstinence, des traumatismes, les miens qu'elle semble connaître encore mieux que ma date de naissance alors que je n'ai parlé de rien sauf de consommation quotidienne. Ses questions sont mal posées ou trop ouvertes, je ne sais pas comment réagir. Je voudrais en dire plus mais rien ne m'emmène de ce côté. Je reste sur la défensive (peut-être suis-je un peu tendu aussi ?). Je lui refile mes ordonnances, mes médicaments et on s'accroche un peu sur la prise de benzos (valium 5mg). Je proteste mollement, elle insiste pédagogiquement. Je cède et suis bon pour 5 prises par jour la première semaine. 25mg de Valium dans la gueule dès le début pour faire baisser l'anxiété du sevrage. Par contre, mon anxiété tout court, elle, monte en flèche. J'ai toujours détesté

avaler des comprimés, du genre à me taper des maux de tête de pilier de mêlée plutôt que de taper un Effergal.

Dans les couloirs dès que je croise quelqu'un, on me dit bonjour. C'est cool et un peu couillon en même temps. J'ai un peu l'impression d'être un ado qui arrive en séjour de rupture. Je dépose mes affaires dans la chambre puis je vais manger au réfectoire. Il y a une quinzaine de personnes, je m'assieds où il y a de la place. L'accueil est sympa, la bouffe correcte sans plus.

Après le repas et le débarrassage de table, on se retrouve sur la terrasse pour le café et les clopes et le traditionnel échanges de questions ; tu viens d'où ? c'est ta première cure ? t'es aussi ici pour l'alcool ? Je suis un mec sociable, j'ai l'habitude, ça va. Au moins ici ça parle cash et de gré à gré.

La chambre fait environ 15 m2, les murs sont gris pâle et gris foncé. Un petit lit, un bureau, un placard avec des portes coulissantes avec un petit coffre-fort au milieu pour mettre ses effets personnels. Sur la porte, une affichette jaune avec le règlement intérieur. La salle d'eau est carrelée en jaune, avec un bac à douche, un lavabo et un WC. Une porte-fenêtre donne sur un talus herbeux et le parking. Au loin, les arbres et la montagne avec plein d'arbres aussi. Devant la fenêtre, sur le côté, une petite chaise en plastique et un cendrier.

L'infirmier toque à ma porte pour un entretien. Je lui répète peu ou prou la même chose qu'au toubib, en plus succinct. Je sors de ma chambre pour aller fumer et l'assistante sociale me chope dans le couloir. Re-entretien, reblala et rebelote.

J'arrive à sortir fumer, boire un café et faire le tour des bâtiments par un chemin goudronné. Il est environ 15.00 et tous les autres sont en activité sauf moi. Jusqu'à jeudi, je n'intégrerai aucun groupe sans qu'on m'explique vraiment pourquoi. Du coup, je suis condamné à errer dans le centre. J'en profite pour me caler sur la terrasse avec café, clopes et reprendre la lecture de L'Homme-Dé.

Le soir, les coups de fil et les SMS me font du bien. À moins que ce ne soit le Valium ?

CHAPITRE 2 : LE MARXISTE RÉCRÉATIF

Deuxième jour,

2/03-16

Centre de cure, 6:30

L'infirmière avait beau m'avoir prévenu la veille, elle me chope à moitié endormi dans mon lit pour une prise de sang. Alors que je m'apprête à me lever pour aller me passer de l'eau sur le visage, elle me demande de rester allongé. J'obtempère sagement. Alors, qu'elle expédie l'affaire avec les précautions oratoires d'usage, j'ai quand même envie de l'envoyer chier. Je trouve ça violent et intrusif.

Je vais au petit-déjeuner de mauvais poil. Puis café, clopes, café et re-clopes (qu'est-ce que je fume ici, c'est l'horreur !).

8h30.

Je suis convoqué avec tous les autres pour une séance d'information en alcoologie. L'infirmière nous enchaîne avec un exposé des méfaits de l'alcool sur l'organisme et les équivalences (la quantité d'alcool contenu dans une bouteille, dans un verre de bière, de pastis, de whisky, le taux d'alcoolémie et son calcul, etc.). C'est très professoral, on se croirait dans un mauvais cours de SVT de collège. Il y a même le bon élève qui en connaît plus que le prof, K. œnologue de métier, qui commente et explique tout. Au bout d'une heure, on en a fini de cette connerie.

Pause clope, café, clope, café sur la terrasse et sous le vent.

10.30.

Les entrants dont je fais partie sont cette fois réunis pour une réunion d'information. Explication du fonctionnement de la cure et des règles de l'établissement. Face à nous, le cadre infirmier, un stagiaire psychologue et une infirmière. Cette dernière insiste sur le fait que nous devons avoir une tenue décente dans l'établissement et surtout ne pas venir aux activités en pantoufles ou sandales. J'interroge le sens :

- Pourquoi ne peut-on pas venir aux activités en pantoufles ?
- A votre avis ?
- Mon avis ne compte que très peu en fait, c'est le vôtre qui m'intéresse !

- A votre avis ? reprend-elle comme si je n'avais pas compris la question.
- Vous répondez toujours à une question par une question ?
- Non mais c'est une question de respect, de soi, des autres. C'est dans la dynamique de cure ! (visiblement agacée)
- Du coup, les pantoufles n'ont pas grand chose à voir dans l'histoire. On peut venir aux activités avec et être impliqué quand même.
- Enfin, c'est quand même une question de respect. Est-ce que vous allez au travail en pantoufles ?
- Bah, en dehors du fait que j'ai un boulot un peu particulier et que je peux m'y rendre en sandales l'été par exemple, je ne suis pas au travail ici. C'est un peu comme chez moi, non !?
- Vous n'êtes pas chez vous ici, Monsieur !!
- OK, j'avais raté ce détail. Et je n'avais pas réalisé que vous étiez si chatouilleuse de la pantoufle.

Le cadre infirmier se bidonne à l'autre bout de la table et désamorce. A partir de ce jour, l'infirmière ne me dira bonjour que du bout des lèvres.

Je sors passablement énervé par cette passe d'armes mais satisfait de m'en être sorti avec les honneurs, de ne pas avoir baissé la garde. Je sens tout de même que la colère monte et je dois trouver un moyen de me calmer sinon ça va arroser dans tous les sens comme un orgue de Staline pendant la bataille de Berlin.

12.00

Prise de médicaments, repas, café, clopes et re-café. Sur le chemin du retour à la chambre, le cadre infirmier m'intercepte près de la buanderie. On discute de mon intervention du matin sur la pantoufle. Il a aimé et me trouve vivant et récréatif.

Je lis l'Homme-Dé dans ma chambre. Décidément un bon livre.

15.15

C'est l'heure de la sortie aux courses en ville. Je ne peux pas y aller parce que la première semaine, on ne peut pas passer le portail. Je passe donc une partie de l'heure à bouquiner dans ma chambre et l'autre à bavarder avec A. nouvel entrant comme moi sur la terrasse à coup de café-clopes.

16.00

Je passe à l'infirmierie (la pharmacie indique une pancarte sur la porte) prendre mon traitement.

19.00

Repas du soir. Ça discute sur le programme TV. Y'a match. Beaucoup s'enthousiasment pour la soirée. La conversation tourne autour du foot, des avis et pratiques de chacun avec les sempiternelles diatribes sur les footballeurs, trop payés, trop gâtés, des gamins arrogants qui ne chantent même pas la Marseillaise. Finkielkraut likes this.

Je prends le contre-pied et explique que je condamne le système et pas les hommes. Petit cours de marxisme pour classes préparatoires sur les fondements d'une société capitaliste qui financiarise la valeur d'un bien (le joueur) plutôt que son travail (l'homme).

21.00

On est 9 dans la salle TV pour regarder le match. Ambiance bon enfant avec JP qui fait des commentaires et des blagues à répétition. Ça rigole sans retenue et on va se coucher après une dernière clope dans le patio.

23.00

Je lis un peu avant de sombrer et je me dis qu'aujourd'hui, j'ai été un marxiste récréatif.

CHAPITRE 3 : NEIGE ET COLÈRE

Troisième jour

3/03-16

Centre de cure, de 8.00 à 23.35

Jour de colère. Mon esprit critique tourne à plein régime malgré leur putain de Valium. Je me suis fadé leur pseudo thérapie de groupe (psychodrame et relaxation), j'ai rongé mon frein, je dois trouver un moyen de calmer ma colère ou de l'exprimer à partir de ce que je ressens, d'en faire quelque chose de positif.

Je ne comprends pas d'où ils parlent, quels sont leurs référents théoriques, les auteurs, les penseurs. Mais la posture et le discours viennent se heurter l'un à l'autre. Ils ronronnent, sûrs de penser ce qui est bon pour nous en notre nom et à notre place. L'exact contraire d'un vrai travail de cure, non ? Voudraient-ils nous enjoindre à penser que toute parole n'est pas la bienvenue qu'ils ne s'y prendraient pas autrement.

Ce matin, il a neigé et le paysage est recouvert d'une merveilleuse douceur.

Le soir, la neige a disparu, pas la colère.

CHAPITRE 4 : LES ARBRES GRONDENT DU FOND DE LA FORÊT

Quatrième jour

4/03-16

Centre de cure, 06.45

Je suis réveillé, je rejoins la salle du petit-déjeuner où déjà quelques autres sont en mode radar. J'ai noté dès mon arrivée qu'il était de bon ton de la part des « résidents » de se lever de bonne heure pour participer à la mise de table. La vie en collectivité et son ordre moral, son conformisme assumé ne tarde pas à envahir les discours. Et ça ne vient pas des soignants mais des patients eux-mêmes. Bourdieu, au secours !? Ou quand les puissants ne prennent même plus la peine d'exercer le pouvoir parce que les dominés ont tellement intégré le discours qu'ils se le resservent entre eux. Café, clopes.

9.45

Atelier d'écriture animé par le docteur S., un type d'une soixantaine d'années passées qui cache sous les traits d'une bonhomie apparente, la névrose d'un geôlier Pol pot. Il explique le fonctionnement de l'atelier en de longues phrases dont on sent bien qu'elles sont prononcées là pour se flatter l'ego. Je comprends mieux d'un coup les avertissements tout en admiration de mes coreligionnaires : « tu verras le docteur S. parle super bien ».

Bon ! Une fois les consignes rappelées, on écoute les textes issus de la précédente séance. En fait, je m'aperçois surtout avec horreur que l'atelier d'écriture, (dont on comprendra aisément que je me faisais une image différente) ne sert pas à écrire. Pas la moindre ligne.

Sur une feuille, nous devons écrire des mots (1 minimum, 3 maximum) en rapport avec le thème de la séance. Les mots doivent commencer par une lettre de l'alphabet sélectionnée arbitrairement par le docteur. Il y a 6 lettres au programme. Une fois les mots écrits nous devons les énoncer dans un tour de table ridicule et sentencieux. Chaque tour de table constitue donc une liste de mots plus ou moins en rapport avec le thème. Au moment de la relecture de chaque liste, nous sommes autorisés à voter à main levée si elle nous plaît. La liste remportant le plus de voix est donc retenue pour l'exercice de torture de la semaine qui consiste à rendre un texte sous la forme de notre choix (dialogue, poème, texte court) en y incluant le plus de mots possibles pour la prochaine séance.

Mais si après ce moment proche de l'évanouissement, comme le serait une plongée en apnée dans les profondeurs de la Mer des Abysses, je pensais en avoir fini, le docteur S. m'a

littéralement achevé. Tel un vulgaire cheval de trait aux deux pattes cassées, il m'a asséné le coup de grâce avec un monologue moralisateur et pédant long d'une demi-heure, sur le thème de l'atelier (le présent, en l'occurrence). Tout en dissertant, il envoie une ou deux vanes incisives à des participants qu'il trouve peu scrupuleux de sa personne et de son discours, l'un d'eux quittant précipitamment la salle.

Je sors de cette séance dans un état de rage folle, de rogne intérieure. La médecine, le savoir, le mandarinat dans toute sa détestation, son ignoble suffisance.

14.45

Je n'ai même pas envie d'écrire sur la séance de film débat de l'après-midi. Affligeant serait le seul mot qui résumerait le tout.

Ici, aucune activité n'est expliquée ou construite du point de vue des « curistes ». Les soignants se contentent de saupoudrer leurs explications de vagues justifications du type par expérience, nous savons que , généralement les patients au bout d'une semaine, il est normal que vous ressentiez, ça je peux l'entendre, etc...

Comme si chacun d'entre nous vivait la même chose, que nous venions tous d'une histoire commune, d'un même sang, d'une même mère. Nous sommes les arbres d'une même forêt, celle de l'alcool et des produits, nous avons puisé dans le même terreau pour autant nos branches et nos troncs en tous points différents.

23.35

Jamais malgré mes questions, ils ne se donnent la peine de m'indiquer leurs références, les théories qui soutiennent leurs actions, leurs postures. Ce que je vois, ce n'est qu'une organisation qui se veut millimétrée, énoncée comme bienveillante mais qui cadre mal ses fondements et qui s'enfonce dans ses propres peurs.

CHAPITRE 5 : CHAIRES CONTRE CHAIRS

Cinquième jour

5/03-16

Centre de cure, Matinée (heure indéterminée)

La chambre est un espace individuel proclame l'affichette jaune collée sur l'intérieur de la porte. S'ensuit une série d'interdictions et de restrictions du genre ne pas consommer de denrées périssables, ne pas déplacer le mobilier, pas d'invitations dans les chambres. Et la liste ne s'arrête pas là. Individuel donc mais pas personnel.

Il flotte pourtant ici comme l'idée d'un centre d'addicto pas comme les autres, une manière de faire et de soigner différente, un accompagnement et un personnel qui réfléchit et propose une autre réponse. A savoir, un retour sur soi, son histoire, ses traumatismes et ses blessures (évidemment source de nos addictions) appuyé sur un savoir psy et médical dispensé, proféré comme on raconte une histoire aux enfants, dans une autorité maternante.

Du haut de leurs chaires vers nos chairs faibles et fatiguées, nous les ignorants. La médecine est une religion, les médecins des prêtres, les infirmier(e)s des curés et des nonnes, les animateurs d'ateliers les professeurs d'un catéchisme de cure.

C'est le week-end et le centre se vide peu à peu de ceux qui (re)découvrent les joies du retour provisoire à la maison appelé le week-end thérapeutique. Ceux qui restent fantômisent l'espace à coups de café, clopes et conversations un peu creuses sur le temps sur lequel on ne peut rien, la famille qu'on espère à nouveau ne pas décevoir, les programmes TV sur lesquels on ne peut rien non plus si ce n'est éviter de s'abrutir devant, les anciennes pratiques, les espoirs de s'en sortir, de reprendre une vie normale sans LE produit, de retrouver l'amour perdu, chèrement payé.

19.00

Les damnés de l'alcool font la queue devant l'infirmerie pour gober l'hostie (saint Valium, saint Seresta priez pour nous !!)

Je suis effrayé pendant un instant (plus ou moins) long par tant de compliance et d'abandon de soi dans les mains des autres. J'ai arpenté les couloirs, fait tourner une machine, mis la table et raconté des conneries au café, essayer subtilement (enfin, je crois mais on n'est jamais le mieux placé pour juger de cela) de parler de co-construction, de maison commune, du savoir partagé, de notre expertise, de marxiser un peu le rapport soignants/

soignés mais peut-être n'était-ce pas assez subtil ou bien ça n'intéresse personne. Peut-être qu'ici personne ne veut remettre en cause l'ordre établi de peur de voir ses objectifs de cure s'effondrer. Peut-être que personne n'a lu Marx, Guattari, ou Duras alors ferme-là pauvre con et arrête de débouler comme un Panzer dans nos vies. Fume ta clope, mange ton steak et ferme ta gueule. Plus de 90% des gens qui sortent de cure rechutent dans les 2 ans selon les chiffres de l'Agence Française de la Santé, alors restons en là. Crevons en même, à coup de relaxation, de psychodrame et de benzodiazépines. Amen !

J'ai accroché mon planning (groupe Bleu, décidément ?!) sur le panneau en liège au-dessus du bureau, et aussi les horaires de train récupérées dès mon arrivée en gare. J'aimerais bien y mettre des photos et des cartes postales mais je n'ai pas pensé à en amener. Il faut par contre que je pense à appeler mes enfants pour leur dire que je suis là et ce que je fais. Ce soir l'infirmier m'a posé des questions sur mes origines (ça commence un peu à gonfler, est-ce que je pose toujours des questions pour savoir si les gens sont bourguignons, aquitains, bretons ou alsaciens, moi !!). Comme il est plutôt sympa, j'ai pas fait chier et j'ai gentiment répondu. Il m'a refilé des noms de sites sur les recherches généalogiques spécialisés dans l'outre-mer sur un bout de papier informel. Sa femme est Guyanaise ou un truc dans le genre. Je m'en fous en fait.

21.00

On a demandé à ce qu'on nous ouvre la grande salle vidéo pour qu'on puisse regarder un gros nanar conseillé par B. un patient. C'est pourri mais on se croirait un peu dans une sorte de ciné perso donc finalement c'est cool.

5.00

Je ne dors plus. Le centre est désert, le bureau des infirmiers, fermé. Je fume un clope dans le patio en écoutant mon MP3.

Red red wine, i feel so fine

Red red wine, got troubles on my mind chante une voix douce.

CHAPITRE 6 : DEMAIN SERA UN AUTRE JOUR

Sixième jour

6/03-16

Toujours pas le droit de passer le portail d'entrée.

Le week-end se termine comme il a commencé, un long tunnel d'ennui, de clopes et de café. J'ai fait gaffe à ne pas en boire trop cette fois pour ne pas me réveiller encore une fois.

La nuit dernière, j'avais lu et écrit jusqu'à 2.30 et je me suis réveillé à 5.00 en pleins phares. Relecture, écriture et recouché à 6.30 mais le réveil a été dur.

Ma mauvaise humeur (ou plutôt ma colère) a disparu dans la perspective de me coller devant un film dans la grande salle avec les collègues comme la veille. Le soleil tapotait les vitres du réfectoire et le petit-déjeuner avait des allures joyeuses au vu du petit nombre qu'on était. Après, la matinée s'était étirée en longueur (douche, bouquin, café, clopes au soleil et coups de fils aux proches), puis les visiteurs du week-end ont commencé leur défilé de maris, frères, sœurs, fils et consorts.

C. et moi sommes allés voir l'infirmière de permanence pour qu'elle nous ouvre la salle vidéo et qu'on choisisse un film DVD. Elle nous oppose un refus mal argumenté. Euh.. non, pas pendant le week-end, ou seulement à la demande d'un groupe de minimum 5 personnes, de manière exceptionnelle et de toute façon qu'en soirée. J'ai halluciné, j'ai demandé si on ne devait pas non plus se mettre uniquement en position fœtale pour regarder le film. C. et moi sommes partis la rage bouclant dans nos tripes. On a croisé A. qui nous a dit qu'il avait reçu une réponse toute aussi foireuse sur la question du coiffeur quelques minutes plus tôt. Chacun a regagné sa chambre et son ennui dominical. Par la fenêtre, je pouvais voir K., son gros blouson sur le dos, faire sa dizaine de tours des bâtiments au pas de marche militaire.

18.00

Au bout de cette interminable journée, les échappés du week-end sont rentrés, scrutés par ceux qui sont restés anxieux de les revoir et de constater s'ils ont réussi le test ou pas. La culpabilité de ceux qui avaient rechuté dans le week-end collait à leurs pas. L'ambiance au repas du soir avait quelque chose de l'annonce d'une averse. Le dimanche soir, on remet les tables à leurs places originelles après avoir passé le week-end autour d'une grande table commune. Chacun a ensuite regagné ses pénates comme si la lourdeur du dimanche pesait sur tous. A 20.30, S., K., C. et moi nous nous sommes retrouvés dans la salle TV pour

regarder « Shutter Island ». JP est passé ainsi que R. mais ils sont repartis presque aussitôt. K. a prétexté qu'il avait envie de pisser et n'est jamais revenu. On a continué à regarder le film à trois mais l'ambiance n'y était plus. La dernière clope, le traitement et chacun chez soi.

23.25

Je suis en train d' écrire et l'infirmière de permanence, la chatouilleuse de la pantoufle to-que à ma porte :

- Vous travaillez à cette heure ?
- Non, je suis couché là ? ça ne se voit pas !!
- Demain sera un autre jour !
- Pardon ?!
- Demain sera un autre jour !
- Oui et alors ??
- Alors au dodo !
- Vous plaisantez ?!
- Non mais c'est comme vous voulez !

J'essaie de comprendre, de donner du sens. Si je choisis l'hypothèse que le programme de cure repose sur les principes théoriques de la médecine traditionnelle de l'alcoologie alors je peux à juste titre penser que cet endroit, l'institution, son personnel et ses principes sont maltraitant. Infantilisation, position de pouvoir, contrôle, savoir des experts, communauté niée autant que l'individu.

Et si je choisis l'option inverse c'est-à-dire que c'est impensé, qu'il n'existe pas d'articulation théorique, aucune réflexion autre que organisationnelle, aucun auteur, aucun travail de recherche, d'expérimentation, c'est encore pire. C'est plus que de la maltraitance, c'est de la mise en échec systématique. La négation du sujet, de son expertise, de sa connaissance, de ses stratégies, de ses ressources pour continuer à vivre, à accepter d'être ce qu'il est, ce qu'on dit qu'il est, le regard des autres.

Peut-être que c'est de là que vient ma colère, à moins qu'elle n'est autant à voir avec l'amour. À part égale entre la quête de sens et d'amour. L'amour a-t-il un sens ?

CHAPITRE 7 : LE GROUPE BLEU

Septième jour

7/03-16

Centre de cure

Hier, je n'avais pas envie d'écrire donc j'ai bouquiné. Reprise de la lecture de l'Homme-Dé. Vraiment un très bon bouquin et qui colle indirectement à ce qui se passe ici.

Bon mais comme je me suis promis de tenir un journal quotidien, je rattrape ce que je n'ai pas fait la veille. Je passe sur le déjeuner et la prise de médicaments, pour passer directement à l'activité du matin à laquelle est systématiquement accolé le terme thérapie (art-thérapie, musicothérapie, etc.). Ce matin, musicothérapie donc !!

Dans la grande salle équipée d'un système son dolby 5.1 et d'un écran vidéo géant, un type et une infirmière nous accueillent pour la séance. Si vous possédez une once de sens commun, la musique comme outil thérapeutique me diriez-vous, pourquoi pas ? Bah, voilà, un type aux cheveux blancs (respectabilité, expérience), lunettes fines, montures transparentes et bottines montantes en cuir à au moins 500 boules (ça pose le bonhomme, la musicothérapie non seulement c'est sérieux mais ça rapporte de la thune !) ne nous explique pas le concept bien sûr, ni d'où il parle (ses fringues le font pour lui), ni sa formation, ni le principe de base qui sous-tend sa pratique. Non, plus prosaïquement, il fait un déroulé de la séance.

Entre ceux qui expliquent toujours la même chose même si les participants ne changent pas et ceux qui n'expliquent rien, nous voilà bien lotis.

Bref, on est censé écouter 3 séquences de 2 morceaux de musique (sélectionnés par le Maître) durant chacune 8 minutes dans un silence religieux (ça va de soi) et restituer à tour de rôle nos émotions et nos ressentis (les mots clés de la cure) et finir par qualifier en un mot et un seul ce que nous avons entendu. Dans un coin de la salle, un/une infirmier(e) prend des notes sans nous demander notre avis. S'ensuit un discours aussi fumeux que subjectif sur les différentes émotions évoquées pendant la séance alors que nous avons entendu les mêmes notes, les mêmes mélodies. Donc la musique, selon Mister Obvious, ne produirait pas les mêmes effets selon les personnes, les goûts et les couleurs, etc. Un peu de saupoudrage en mode psycho de cuisine sur les émotions, la fonction de la musique, le lien avec les addictions. Fermer le ban, à la semaine prochaine.

Ce qui a de bien c'est qu'aujourd'hui, c'est que la colère chez moi a laissé la place à une sorte d'amusement goguenard et agacé. Je joue plus ou moins le jeu et comme ils prétendent que la parole est libre, je ne me prive pas de poser des questions sur le cadre et l'institution en sachant d'avance que leurs réponses n'en seront que plus ridicules, en contradiction totale avec les préceptes qu'ils défendent. C'est mon petit plaisir pervers, on prend le plaisir où il se trouve.

Quelques clopes, quelques cafés, quelques bavardages et arrive le repas du midi. C'est le jour des entrants et donc de nouvelles têtes arrivent à table. Avec K., S., et C. nous avons formé une table très vivante. De la déconne, du dialogue et des échanges culturels. Ce qui a le don d'énerver ou de déranger le personnel qui mange séparément et qui nous jettent souvent des regards courroucés.

L'après-midi, le groupe Bleu (dont je fais partie) s'est retrouvé devant la salle d'activité pour une séance d'art-thérapie. Une jeune femme, toujours accompagnée de l'infirmière scribe (ce sera curieusement toujours la même durant le séjour) nous a présenté l'atelier dans un exposé d'une rare confusion, mélange d'ésotérisme et d'incantation chamanique. Bref, je comprends que le thème du jour est le «prolongement». Mouuuuuais!! vas-y, débrouille toi avec ça.

Elle avait étalé sur la table des photocopies de cartes de tarot venues d'un autre monde ou de l'imaginaire délirant d'un malade de l'hôpital psychiatrique juste en dessous. Crayons, pastels, gommes, colles, pinceaux, tampons et une heure de créativité débridée. Puis pause d'une dizaine de minutes pour relâcher la tension accumulée pendant cet effort d'expression selon les propres mots de la thérapeute du crayon. Et retour pour , je vous le donne en mille, un tour de table qui vise à exprimer notre ressenti concernant notre dessin (et surtout pas celui des autres, eh non, je vous le rappelle, pas de jugement) . Certains sont loquaces, d'autres beaucoup moins. La jeune chamane se lance dans un jeu de questions qui frisent le mysticisme complet au moins autant que son exposé du début. L'infirmière qui avait aussi joué du pinceau et qui avait pris des notes pendant le tour de table a refusé de commenter son dessin en fin de séance. L'atelier se finit dans un soupir d'aise à 16h30 et on a rien trouvé de mieux à faire que d'aller boire des cafés et griller des clopes sur la terrasse. J'ai proposé à S ; de faire un ping-pong parce qu'une table du même nom se faisait visiblement chier depuis de lustres sous l'auvent à coté de la terrasse. On s'est bien marré mais il m'a collé un 21/16 sans appel. C'est toujours comme ça, je jouais indubitablement mieux que lui mais quelque soit le niveau de mon adversaire, je perds toujours au ping-

pong. Même un enfant de 8 ans me mettrait une tôle.

La soirée s'est passée comme toutes les autres. Retour au calme, repas, rigolade et DVD de merde. Dernière clope dans le patio et, la chambre à 23.00. lecture de L'Homme-Dé de L. Rinehart et dodo.

CHAPITRE 8 : ALWAYS LOOK ON THE BRIGHT SIDE OF LIFE

8ème jour.

8/03-16

Centre de cure

J'ai enfin vu le médecin ce matin pour valider ma baisse de traitement . Je n'ai plus que 3 prises de Valium 5mg par jour au lieu des 5 habituelles. Pas trop tôt. Je lui parle de mes mi-graines répétées. Elle se demande si ce n'est pas à cause de la tension. Elle la prend. Non tout va bien. Elle s'interroge mais ne me donne pas de réponse.

Je parlerais une autre fois des ateliers parce que c'est un peu saoulant de les commenter tout le temps. L'important aujourd'hui c'est l'arrivée de 7 nouveaux pensionnaires ce qui change considérablement la donne et fait passer le groupe à 22 résidents.

Les choses ont aussi bougé pour moi puisqu'on m'a attribué une infirmière référente et que la psychologue est venue me proposer un rendez-vous pour demain. Ma vie va donc être deux fois plus remplie ces prochaines semaines

CHAPITRE 9 : OBEY

9ème jour

9/03-16

Centre de cure

La journée a commencé par un cours magistral sur les effets dévastateurs sur la santé d'une consommation d'alcool excessive par le Docteur B. Elle a déroulé dans un langage mi-scientifique, mi-parlé cru une litanie déprimante des lésions organiques de nos addictions. Chacun réagissant pour acquiescer, témoigner, parler en écho des problèmes évoqués. Certains posaient des questions, elle répondait tranquillement et j'avais la nette impression qu'elle jouissait de sa position. J'ai halluciné quand, à la fin de son discours, l'ensemble de l'assemblée l'a applaudi. J'ai alors posé une question technique concernant le syndrome d'alcoolisation fœtale. Elle y a répondu techniquement, évoquant les traitements, les stigmates des nourrissons. Puis j'ai poussé la question un peu plus loin, sans perfidie ou alors inconsciente, pour demander si des études avaient été menées concernant les enfants victimes de ce syndrome et s'il était démontré qu'ils devenaient majoritairement alcooliques ou pas. Cette question me paraissait fondée au regard de son intervention précédente qui rappelait qu'un traumatisme initial se produisait dans la rencontre avec l'alcool. Elle s'est littéralement laissée emporter fustigeant la position victimaire des patients, rappelant la responsabilité individuelle. J'ai fissuré. Pas compris.

Avant cet énervement, elle avait fait un petit laïus tout en sarcasmes sur les effets physiologiques de l'alcool sur la sexualité masculine, glissant rapidement sur le revers de la médaille chez les femmes. Près de deux heures de torture morale et pontifiante. Rien de plus.

10.15/12.00

Temps libre pour le groupe bleu. Quelques clopes avec A. sur la terrasse et le défilé des nouveaux coincés là qui nous confient des missions pour notre sortie en navette (clopes, jus de fruits, confiseries, sodas etc.)

Parce que, oui, aujourd'hui, nous sommes sortis du centre pour la première fois, K., A. et moi pour faire du shopping, essentiellement des courses pour nous et les collègues et améliorer notre ordinaire. Mettre du beurre dans le pinard dis-je ironiquement.

Bouffe, bonbons, boissons sucrées dans les rayons du supermarché local où il faut bien le reconnaître les rayons d'alcool sautent aux yeux comme la vérole sur le bas clergé breton

du moyen âge. Ensuite les clopes, la presse, les cartes postales et une petite marche dans les rues fraîches avec N notre garde chiourme infirmier qui, je l'avoue m'a un peu cassé les couilles avec son discours sur le bio et la nature. Genre la bouffe industrielle c'est pour les cons et les pauvres en gros. Et toi, t'étais en grève aujourd'hui connard. ?

Ah ouais, j'oubliais... aujourd'hui j'ai vu la psy. Pour parler de ma colère, de l'institution, du contrôle. Et de mes objectifs de cure. Elle a habilement et subtilement obtenu de moi que je ne m'attarde pas sur la question de l'institution et de ses dysfonctionnements pour m'amener parler de mon histoire. J'ai fait peu de résistance (ça n'avait pas de sens de solliciter un rendez vous pour camper sur des représentations) . J'ai donc lâché les chevaux et de fil en aiguille, j'ai parlé de mon père , du vieil homme qu'il était aujourd'hui, que je l'aimais toujours et puis j'ai pleuré. Ça m'a fait du bien la sortie qui venait juste après tombait à point nommé.

Le soir on est resté longtemps après le repas à discuter , comme d'habitude. A notre table, les repas s'étirent en longueur. J'ai fini avec K. et J. (un nouveau) à papoter sur la terrasse et je crois qu'on a parlé intimement et sincèrement de notre rapport à l'alcool et de ses incidences sur nos vies de couple s et nos familles.

Ensuite M. m'a appelé et on a discuté un peu au téléphone dans le froid et sous le ciel étoilé ce qui donnait notre conversation les allures glacées d'une nouvelle romance.

J'ai fini dans le patio avec S. et C. et quelques autres à se bidonner comme des baleines.

Il est 00,39 mais je n'ai pas très envie de dormir. Les cafés sans doute mais aussi le fait que ce soit le seul espace temps possible pour l'écriture. Je vais retourner fumer dans le patio et je bouquinerai un peu avant de dormir.

CHAPITRE 10 : JOUER LE JEU

10/03-16

10ème jour

Centre de cure

Au bout de dix jours et en mettant bout à bout les infos glanées de ci de là, j'en suis venu à la conclusion que cet établissement est une émanation de la psychiatrie traditionnelle. Le nombre d'infirmiers ayant un parcours précédent en psychiatrie, les bâtiments de l'hôpital que l'on voit depuis la terrasse par exemple.

Même si personne ne l'affirme haut et fort, ne prend même le temps d'expliquer l'origine ou l'influence des pratiques qui ont cours ici, il semble évident que ce soit la psychiatrie qui inspire l'essentiel du travail. Le chef de service est un psychiatre qui n'a de cesse, depuis mon intervention sur l'absence de personnel soignant à nos tables pendant les repas, de me promettre dès qu'il me croise qu'il sera ravi dès que son emploi du temps lui permettra, de partager notre repas. Ça effraie les autres et ça m'amuse doucement. Malgré ou à cause de ses excuses répétées, je ne le verrais jamais autrement qu'en coup de vent dans les couloirs.

Ce matin, j'ai refusé la traditionnelle pesée et la prise de tension parce qu'après avoir attendu une heure devant la porte de la pharmacie, je me suis décidé à prendre un copieux petit-déjeuner. C'est le moment qu'a choisi pour me proposer ou plutôt m'enjoindre assez sèchement à venir sacrifier à ses prérogatives, l'infirmière la plus revêche de l'établissement. J'ai refusé en lui faisant remarquer que je buvais paisiblement mon café. Elle a rétorqué qu'elle avait du boulot après et que donc c'était maintenant ou jamais. J'ai répondu que j'avais petit-déjeuner et que c'était aussi maintenant et pas plus tard.

Aujourd'hui, c'est psychodrame le matin et activité corporelle l'après-midi avec une belle plage horaire entre les deux. Coup de fils, facebook sur le téléphone (ils bloquent les réseaux sociaux sur le seul ordinateur disponible pour les résidents), clopes et cafés. Il faisait beau. J'ai aussi beaucoup parlé avec M. le bouc-émissaire du groupe qui semble apprécier le lien que je tisse avec lui, même si j'ai le sentiment d'être au boulot.

J'ai aussi profité des longues heures de grand rien pour lire Libé dans ma chambre. Les activités étaient aussi bidons les unes que les autres mais il faut bien jouer le jeu sous peine de se demander incessamment ce qu'on fout là. Certains d'entre nous pourtant refusent de lâcher quoi que ce soit, ils n'en sont que plus touchants.

Le soir après le repas j'ai reçu un coup de fil de F. qui m'a vraiment fait plaisir. Je suis arrivé juste à temps pour le coup d'envoi du match Liverpool/Manchester United. Ce soir c'est l'infirmier de la sortie courses qui fait la nuit. On sait qu'il n'y aura pas de rab alors on grille clopes sur clopes à la mi-temps.

23.00

Je suis dans la chambre après la prise de médicaments. J'aime ces heures de veille où la musique, l'écriture et la lecture m'accompagnent. J'ai mis la touche finale à mon texte pour l'atelier d'écriture. Il me plaît assez mais je ne le trouve pas très abouti. Pas grave, le truc c'est de reprendre goût à écrire et pas d'épater le frère S. qui anime (c'est un bien grand mot) l'atelier.

Je me marre vraiment beaucoup avec S., K. et C. mais on arrive aussi à sortir des blagues de collégiens pour parler plus sérieusement et de plus en plus intimement. C'est le truc le plus cool de la cure, les rencontres et les relations qui se créent entre nous.

CHAPITRE 11 : EST-CE AINSI QUE LES HOMMES BOIVENT?

11/03-16

11ème jour

Centre de cure

Avec les 7 nouveaux entrants on est trop nombreux pour fonctionner en un seul groupe pour l'atelier d'écriture. On se retrouve séparé en deux groupes d'une dizaine de personnes.

10.50

Le groupe bleu entre dans la salle pour l'atelier que je devrais qualifier d'atelier de consignes plutôt que d'atelier d'écriture, suivi du prêche du docteur S. sur la notion de liberté. Une heure trente d'un ennui profond, pas pour la qualité des textes parce qu'il est toujours intéressant d'entendre les mots et la voix des autres, mais parce que le format imposé ressemble plus à un cours de catéchisme d'aumônier de prison. Fin du calvaire à 12,00 et repas.

Traditionnel café clope et j'en profite pour faire une partie de ping-pong avec S. qui malgré son niveau inqualifiable finit toujours par me battre. C'est la dure loi du sport, cette même loi qui m'a fait préféré prendre la chambre pour lire et écrire plutôt que de demander à disputer une énième revanche. J'ai fini l'Homme-Dé de Rinehart et j'ai pris un vrai kiff avec ce bouquin. Il m'a soutenu et accompagné à sa manière pendant les premiers jours. On devrait penser à créer un prix pour les écrivains qui permettent à des types comme moi de tenir le coup pendant une cure malgré le manque abyssal de propositions dignes de ce nom. Genre prix du meilleur écrivain de soutien de cure.

14.45

C'est l'heure du redoutable film débat. Le groupe est au complet. On va regarder « Un singe sur le dos », film français récent avec Gilles Lellouche en acteur principal. Synopsis des plus classiques sur le sujet vu par le cinéma français. Un type à la quarantaine triomphante est vendeur de voitures pour une grande marque. Il boit facilement, c'est lourdement souligné. Il gagne bien, vit avec une femme aimante et un gamin sympathique et obéissant. Commence une longue descente aux enfers jusqu'à la rue. A coup de flash back on revit avec lui son parcours jusqu'au dénouement final. Je vous fait grâce des étapes de rédemption et de rechute qu'on voit venir comme la bimbo qui monte sur le ring pendant

un match de boxe pour annoncer la succession des rounds. On enfile les clichés comme des perles jusqu'à ce que survienne un événement traumatique évidemment qui va changer le cours de sa vie dans la rue. Là, une main se tend qu'il refuse dans un premier temps. Faut quand même pas déconner. Trop facile. Puis petit à petit il remonte la pente, chemine vers la lumière, trébuche, se relève, devient le meilleur ami d'une lesbienne, qu'il aide à reconstruire sa vie amoureuse alors qu'elle est au bord du suicide et de la rechute. Et tout ça grâce à qui? Bahh, grâce aux alcooliques anonymes, évidemment. Vous vous souvenez ? La main tendue !! Et puis blablabla et blablabla et fin du film. Il vend des portefeuilles, fait le camelot sur les marchés, retrouve sa dignité, son fils mais pas sa femme quand même il a été très méchant dans le film par moment. Faudrait pas l'oublier.

Bon mais on n'est pas aux « cahiers du cinéma » et donc on ne va pas commenter la qualité artistique du film hein, bien sûr on est là pour parler de nous et si possible de dégueuler son rapport intime avec le film. En d'autres termes est ce que vous vous êtes reconnu dans ce film ? Exprimer son ressenti quoâ !!

Ben, ça n'a pas loupé des témoignages en veux tu en voilà sur la violence, les sautes d'humeur, les envies de suicide, et toute une panoplie de traumatismes vomis les uns après les autres. Une infirmière qui anime (je dirais plutôt qui mortifie mais bon?!) et une autre silencieuse qui prend des notes. De la souffrance en barre, au kilo, des nez qui coulent, des yeux rouges et des voix qui tremblent. Entre gêne et fous rires nerveux, je me suis abstenu de tout commentaire. Le pire de tout c'est le tour de table de la honte, avec invitation à dire, à déballer sa souffrance, à réagir et le pernicieux si vous ne voulez rien dire c'est que vous en avez autant à cacher et que vous préférez continuer de vous mentir. A la sortie du film, je suis en mode double café et tripe clope pour continuer à réussir à fermer ma gueule.

Le soir après le désormais traditionnel film de merde, je me suis enquis auprès de l'infirmière des effets indésirables du traitement (maux de tête, vertiges, troubles de l'équilibre et de la mémoire – de loin le plus chiant pour moi, en tout cas celui qui m'affecte le plus-). Elle a noté tout ça dans le cahier de transmissions tout en m'invitant à en parler demain avec l'insaisissable médecin. La lecture du soir n'a pas duré plus d'une 1/2 heure.

CHAPITRE 12 : WE ARE DYNAMITE

12ème jour

12/03-16,

Sur les routes et au vieux château

Avec K. on avait planifié la journée. Départ du centre à 9h30 et balade de deux heures sur le chemin au tracé obligatoire accroché au tableau d'infos près du réfectoire.

On s'élance donc à droite, (le départ à droite est formellement interdit puisque c'est vers le village et donc les bars réputés dangereux), gonflés à blocs comme des hommes impatients de ne pas perdre une minute de cette précieuse liberté que nous accorde le centre. K. a pris soin de photocopier la carte du GR et tels deux péripatéticiens partageant leur point de vue, nous devisons sur la vie, la politique, le cinéma, les femmes, la famille, le couple, l'amour, l'éducation ou la fraternité jusqu'à ce que la pente raide qui mène aux ruines du château nous enlève jusqu'au goût de la conversation.

Depuis les vieilles pierres, la vue est à couper le souffle au sens propre comme au sens figuré. Quelques cercles à 360° pour admirer les environs qui s'étendent à nos pieds et quelques photos plus tard, nous prenons le chemin du retour.

Sport, travail et reconversion professionnelle accompagnent nos pas et nous finissons notre arrivons au centre de cure, hilares, en mimant à grands renforts de gestes, les meilleurs scènes de nos films préférés des Monthy Python et de Mel Brooks.

L'après-midi ne réservait pas beaucoup de suspense. Le Tournoi des 6 Nations proposait un affrontement Irlande – Italie. J'ai découvert un K. que je ne connaissais pas, gesticulant, sautant sur place, donnant de la voix à chaque action des Verts et qui m'a beaucoup plu.

WE ARE GREEN WE ARE WHITE
WE ARE LIKE DYNAMITE

Fin du match et retour au calme. Repas et film d'action toujours choisi par S. 23.00 extinction des feux.

Dans cet établissement, il existe deux sortes d'infirmiers ceux qui frappent avant d'entrer dans les chambres (sûrement pour vérifier que vous n'hébergez pas un terroriste salafiste ou une prostituée ukrainienne) et ceux qui ne s'en donnent même pas la peine. C'est, je crois, la meilleure définition de la subtile différence entre espace individuel et personnel.

J'ai commencé la lecture de Banjo de Claude Mc Kay mais j'ai pas tenu plus 1/4 heure. La marche, peut-être ?

CHAPITRE 13 : MORAL DES TROUPES

13ème jour

13/03-16

Centre de cure

Dimanche matin, levé tôt, Valium ® et petit-déjeuner. C'est un temps échelonné, à chacun son rythme, qui voit la matinée s'étirer mollement. Il fait médiocrement beau. Le soleil perce de temps en temps les nuages, sans grande conviction.

Les nouveaux suintent l'angoisse de leur premier week-end d'ennui. Ils posent des questions en rafale et le groupe des anciens doit user de précautions oratoires pour désamorcer les plus tendus.

10.30

J'ai un rendez-vous individuel avec mon infirmière référente pour la première fois. On s'installe dans le salon. Elle m'explique rapidement le sens et le cadre puis démarre sur une première question qui pue la réunion d'équipe : Que croyez vous que nous puissions faire pour vous, Monsieur ? J'explique mes objectifs de cure : Primo, faire l'expérience de l'abstinence sur une période relativement longue (5 semaines), deuxio, m'éloigner de mon milieu naturel (consommation quotidienne, fréquentation des bars, sollicitations d'amis aux usages semblables aux miens, etc.) et last but not least , retrouver le désir de moi-même, désir de faire des projets, de reprendre les activités qui me procuraient du plaisir, de remettre en route la machine en fait.

Elle me parle chez moi de fermeture et d'ouverture à volonté, à discrétion et que j'excelle dans ce petit jeu. Elle insiste sur le travail sur soi nécessaire et induit par la cure. Je réponds en parlant de ma colère, celle contre mon histoire (qui ne se dit pas dans un espace comme celui-ci, je précise) et celle plus large, contre les institutions, les inégalités, l'injustice, les malheurs du monde.

Elle est compréhensive, acquiesce à demi-mots et se montre curieuse. Je lui parle de concepts alternatifs à la cure, de RDR, de ma compagne, des soutiens que je reçois de l'extérieur. Je pousse jusqu'aux notions de maison commune, de co-construction, de chez soi temporaire, de faire le pari de l'intelligence des personnes, des temporalités différentes entre elles et l'institution.

La discussion est alerte, agréable, argumentée, égalitaire. J'ai le sentiment de discuter avec

une connaissance mais je me méfie toujours un peu (une connaissance ne vous donne pas un rendez-vous individuel avec un carnet de notes à la main). Elle finit par se questionner sur ma présence ici, parle de la cure comme généralement le bout de la course pour la plupart, leur anomie, leur vie déstructurée, l'absence de repères temporels, justifie le besoin de maternage. Elle me considère donc comme un OVNI et m'invite à faire des propositions à l'équipe soignante. Je ris de bon coeur.

On finit par parler de mon traitement que je trouve toujours inadapté. Elle est, je crois, de bonne volonté sur le sujet mais me fait bien comprendre que les choses sont entre les mains des médecins. L'entretien se termine, il devait durer au maximum 3/4 d'heure, il a duré 1h30.

12.00

Aujourd'hui c'est le jour des visites. Plusieurs d'entre nous sont sur le qui-vive, on croise des visages inconnus dans les couloirs, sur les terrasses. On serre des mains, on se présente. Échanges de banalités sur le temps, la région, les activités. Petit précis de courtoisie à l'usage du curiste.

Je file dans ma chambre pour lire les magazines historiques que J. m'a prêté. Je remarque que j'ai beaucoup de mal à me concentrer et à retenir les infos. Les nouveaux disparaissent aussi dans leurs chambres ou errent sans fin dans les couloirs. Un petit côté "Shining".

16.00

Je ressors pour regarder le match France – Ecosse avec K. et C. A nous rejoint sans grand intérêt pour la rencontre et fait des va et vient entre la salle et le patio pour fumer. Ici la consommation de tabac est proportionnelle au sentiment d'ennui. J. m'a dit qu'il était passé d'un demi paquet à deux depuis le début de son séjour.

Le match est un calvaire pour tous ceux qui aimeraient voir l'équipe de France faire des étincelles sur le terrain. Branlée (historique) infligée par le XV du Chardon et floquée de commentaires télévisuels moroses et chauvins qui énervent beaucoup K.

C. et K. essaient de gratter le temps de retour au calme obligatoire (eh oui, même le dimanche !) pour regarder un autre match, en pensant profiter de l'agitation et de la confusion créées par ceux qui reviennent de leur week-end thérapeutique. Certain(e)s sont rayonnant(e)s, d'autres beaucoup moins. Le fait est que l'abstinence vous fait sentir l'odeur d'alcool à plus de 20 mètres. Visiblement JP a chargé la mule. Tout le monde en parle.

19.00 / 23.00

Repas, clopes et coup de fil du soir sur la terrasse. Chacun cherche un endroit où ça capte, éloigné des autres.

Salle TV et film du dimanche soir sur TF1 avec les coupures pub. Putain, ici ce rejoue la même vie de merde qu'à l'extérieur, l'alcool en moins, les garde-chiourmes en plus. Déprimant.

Game over à 23.00 avec une dernière cigarette dans le patio. S. guette l'arrivée de la veilleuse de nuit pour qui il en pince. Malgré ses déclarations de "bad boy", S. ressemble à un petit garçon timide dans le corps d'un trentenaire jouant les rebelles. Elle arrive souriante et apprêtée. S. se contente de la regarder du coin de l'oeil sans même oser l'aborder, ni lui demander ne serait-ce que son prénom. Il ne le connaît pas et l'a surnommée "ma petite Arlequin". Avec C. on le taquine gentiment. Retour chambre, écriture et lecture jusqu'à 1.30. Je dors bien, c'est déjà ça !!

NB: Retour de week-end thérapeutique.

1er WE : 2 déclarations d'abstinence totale

2 buveurs dont 1 visiblement en état d'ébriété.

2è WE : 3 sortants et 3 retours en état d'ébriété avancée.

CHAPITRE 14 : LA RÉVOLUTION EST EN MARCHÉ... ARRIÈRE !

14/03-16

14ème jour

Centre de cure

Levé à 8.00, avec un peu de mal. Ça aurait du m'alerter. Les activités m'ont particulièrement gonflé aujourd'hui. J'ai fait beaucoup de mauvais esprit mais j'ai trouvé que c'était justifié. Ici, on cherche toujours à faire exprimer l'intime mais dans un cadre incohérent et in-sécurisant. Temps court, injonctions répétées à se dévoiler, à se dire, à se livrer mais presque tout le temps dans la compagnie du groupe. Certains s'y prêtent de bonne grâce (surtout les femmes ?!), d'autres s'y refusent catégoriquement et puis il y a ceux que ça déborde et qui s'effondrent littéralement, vomissant leurs blessures, leurs souffrances (père violent, compagnon persécutant, honte de soi, enfance déglinguée, etc.) sous le regard sidéré des autres, avec toujours l'infirmière dans un coin notant on ne sait quoi, silencieusement.

L'animateur de l'atelier se fend toujours d'un discours pontifiant, bourré d'évidences et de sentimentalisme guimauve, genre l'art-thérapeute qui nous propose de réaliser une fresque collective à la pastel sur le thème : "Voyage au coeur de vos émotions". Non mais FUCK OFF ! Comprendons nous bien, ce n'est pas l'art-thérapie en soi que je condamne mais la méthode et le discours qui l'accompagne. Celui qui nous enfume avec des phrases sorties tout droit d'un manuel "zen et tantrisme" en tête de gondole chez Carrefour. Elle a beau dire qu'ici n'est SURTOUT pas un lieu d'évocation de l'intime, c'est le contraire qui pointe dans son discours, sa posture, sa méthode quand elle répète lentement mot pour mot les phrases que l'on vient de prononcer puis qu'elle s'arrête sur les mots clés pour en faire des questions du genre : comment accueillez-vous ces émotions ? qu'est-ce qu'évoque pour vous ce dessin ? comment vous y reconnaissez-vous ? ou ce genre de connerie. Il faudrait qu'un jour je pense à l'enregistrer pour vous donner une idée précise de la lourdeur de ce pensum. Ah oui ?! La phrase sommet, l'acme de l'ésotérisme dégoulinant, c'est celle-là : Si vous deviez vous placez sur cette fresque, où vous situeriez vous ?

Quand est venu mon tour, j'ai asséché au maximum le commentaire de mon "oeuvre", ce qui a eu le don de l'agacer. Tout juste ai-je consenti à comparer la spirale que j'avais dessiné au concept de mise en abyme. Après avoir, bien entendu, (si je peux dire !) répété les mots que je venais de dire, elle a parlé de fond, de toucher le fond. Je crois que c'est précisément là que j'ai pété un plomb et que je lui ai dit que je ne me voyais pas me placer sur la fresque

parce que ça faisait déjà deux fois que je salopais ma veste avec celle accroché dans le couloir près du réfectoire et que donc, celle-ci n'avait pas intérêt à pourrir mes vêtements une fois de plus. Je suis sorti de là, enragé contre cet endroit, son personnel, sa philosophie (si d'aventure il y en avait une !)

Sur la terrasse, un infirmier est venu m'apporter une carte postale de C. Elle s'excusait de prendre du retard dans sa mission spéciale de soutien de cure. Pourtant sa carte résonnait pour moi comme une bouffée salutaire d'humour et d'amitié. Ça m'a sauvé.

Le soir au repas, la disposition des tables avait été changée. De sorte que notre petit groupe de rigolos se trouvait dissous. On a cherché la raison de ce déménagement sans vraiment trouver de réponse claire. On nous a parlé des nouveaux arrivants qui ne devaient se trouver là que le lendemain. On a pris la décision de remettre les tables dans leur configuration initiale et l'ASH nous a sermonné. Elle a grommelé que ça perturbait sa distribution de repas. Elle s'est énervée et dans un geste d'agacement en posant les plats sur la table, elle a eu cette formule magnifique : Eh ben, je pose tout là et de toute façon vous vous débrouillez ! J'ai trouvé ça magique, formidable. Nous sommes devenus des adultes par la simple maintenance de tables et de chaises.

Le soir, j'ai évité le plan TV et je me suis éclipsé dans ma chambre pour écrire longuement. J'ai grillé un dernière clope avec ceux qui avaient comaté devant Fast and Furious 6. Au cours de la discussion, G et C ont raconté qu'ils s'étaient faits reprendre par le personnel soignant dans leurs entretiens individuels sur leur propension à se marrer pendant les repas et les temps morts. Tout est dit, je crois. Je vais lire un peu avant de dormir.

Rêve noté au matin le 15/03

Je tiens un bar stylé, lounge. J'en suis le propriétaire, le gérant enfin en clair, le patron. J'ai rendez vous avec le docteur du centre de cure pour une explication de texte. Je reçois un coup de fil qui m'éloigne du bar pendant un moment. Je dois aller m'occuper de gamins. Quand je reviens le docteur est installée à une table sirotant un verre. Je suis en retard, stressé. Je passe devant le bar en me demandant si je peux boire une bière ou pas. Je renonce à la bière, je me dirige vers le docteur en affutant mentalement mes arguments et... je me réveille !!

CHAPITRE 15 : TOUTE HONTE BUE

15ème jour

15/03-16

Centre de cure

Grosse journée pour moi. Je passe sur le petit-déjeuner et la prise de médicaments. Je croise le docteur dont j'ai rêvé la veille et elle valide la baisse de mon traitement. Je n'avale plus qu'un Valium 5 le matin et le soir, je continue les vitamines. Ça, c'est fait ! J'enchaîne quelques clopes et cafés sur la terrasse avec mes compagnons d'infortune.

10.15

Activité corporelle avec la psychomotricienne. C'est une des activités que j'aime bien malgré le discours de Big Mama de l'animatrice, qui vise à te renvoyer dans ton enfance, ton moi profond, l'endroit où tu aimerais être ou le coup de la photo de toi que tu aimes bien et que tu dois déposer dans ton coeur pour pouvoir respirer avec ton coeur... beurk !!

Bon, je joue le jeu. Stretching, relaxation, respiration. Le corps travaille, ça tire un peu mais ça fait du bien. C'est quand même le seul endroit où on propose une expérience sur le corps pour des gens qui ont passé une partie de leur vie à le défoncer, c'est pas trop incohérent.

12.00

Repas. On nous distribue les nouveaux arrivants comme à la cantine du collège. Un nouveau S. se trouve en face de moi et il a l'air en defcon 4, salement amoché. Il garde ses lunettes de soleil et son casque sur les oreilles. Il mange peu. Je remarque tout de suite ses mains gonflées et striées de petits vaisseaux éclatés. J'engage la conversation en tant qu'ancien. Ses réponses sont monosyllabiques. L'ambiance se plombe au fur et à mesure malgré les efforts de l'autre S. et moi-même pour envoyer de la vanne.

Au sortir de la table, la dététicienne me chope au vol pour me proposer de la voir illico. OK ! Je suis donc une petite bonne femme au pas de course dans son bureau. Elle parle à toute vitesse, fait le point sur mon alimentation, mon IMC, commente sans vraiment m'écouter. Elle fait une série de programmation sur sa balance du futur (qu'elle ne maîtrise pas vraiment) qui m'envoie mes 93 kilos dans la gueule. Elle consulte un cahier plein de photocopies un peu passées pour me donner des résultats que je ne comprends pas bien et m'éjecter au bout d'à peine 1/4 d'heure en prétextant qu'elle a un tas d'autres personnes à voir. Je sors de son bureau aussi vite que j'y suis entré.

14.00

Rendez-vous avec la psychologue que j'ai vu la semaine dernière. Elle me félicite pour ma ponctualité. Pas beaucoup de monde sur la route, non plus. Elle est douce, laisse advenir les choses sans les brusquer. Je trouve encore là quelqu'un qui sait accueillir la parole des autres. On reprend là où on s'était arrêté la dernière fois. Individu vs personne, temporalité, objectifs de cure, espace de parole, de l'intime, les intrusions du personnel soignant. Je parle ensuite du bien que m'a fait la sortie de la semaine dernière après la séance. Elle note à ce propos une expression qui l'intrigue chez moi : dévalver. On avance à petit pas pour en venir au désir, au corps, au sexe. Bien joué. Je dévoile un peu comme ça vient sans trop réfléchir.

15.00

Je passe dans ma chambre pour prendre un exemplaire des "Lettres de Fouquet" et je file au groupe de parole. Je suis à bloc, bien dans mes pompes. J'ai décidé d'ouvrir ma gueule et de questionner. Rien de bien nouveau me direz-vous ! Oui mais c'est pas tous les jours comme ça.

Je lis à haute voix un texte qui parle des Mythes de l'alcool, du contexte sociétal. Pain béni pour un marxiste classe préparatoire comme moi. Je bascule tout de suite sur le discours plus politique, sur la pression normative et sociale. L'infirmier amateur de rugby ralentit, freine des quatre fers, cherche à nous faire parler de nos premières rencontres avec LE produit. Ça envoie du bois, ça livre. Les infirmiers se régalent. Tant et si bien qu'au bout d'un moment dans une euphorie médicale toute particulière, ils assènent la sentence finale : Que vous soyez dépendant physiologiquement ou psychologiquement, la seule solution c'est l'abstinence. Bouillonnement interne.

Je sors de ma réserve (en fûts de chênes hihhi !) : La vie sans alcool, vous êtes sérieux ? Et pourquoi ?! Au nom de quoi !? Impossible selon eux de retrouver les plaisirs de l'alcool comme aux premières fois, la camaraderie un peu partie, l'ivresse des fêtes, des moments joyeux avec l'alcool, le goût d'un bon verre de vin avec un bon repas. J'enrage. Bien sûr, je ne dis pas que c'est simple, que ça se fera du jour au lendemain, je sais que personne n'est égal devant ses usages mais on peut encore rêver non ? Fermer l'avenir de cette façon, préemptoire et définitive, ça me rend furieux.

Quel intérêt de fouiller toujours et invariablement l'intime, d'aborder la question du pourquoi sans se soucier du comment, la manière, les stratégies, l'expertise de ses propres

usages? La morale c'est si vous ne voulez pas revenir sans cesse ici et finir par en crever, il faut vous débrouillez pour ne plus jamais boire une goutte d'alcool. Faudra demain devenir un Superman, virer de son entourage toutes les personnes qui représentent un danger pour notre consommation, dire allez vous faire foutre à tous les cons qui diront allez ça va, bois un coup ! Bah non, il faudra leur dire désolé mais je suis un ancien alcoolique et je vais prendre un Perrier citron. Faire du vide, se faire respecter comme ils disent. La séance se termine sur ce petit traité de violence institutionnelle toute en sourire et faconde méridionale.

Où est le vivant ?

16.30

Sur la terrasse avec A. on discute de ce qu'on vient de vivre. Il est usager de produits psychotropes (toxico, quoi ?!), ne lâche rien dans les séances et veut juste arriver ici à diminuer son traitement de substitution. C'est un véritable expert de ses usages. On parle de RDR, il en a entendu parler mais ne connaît pas vraiment.

18.15

Retour au calme.

19.00

Bouffe dégueulasse.

20.00

Heure des coups de fils aux proches. Le jardin est envahi de silhouettes déambulant dans la nuit, les portables en main.

On se retrouve avec C. et K. (nous avons décidé de bouder le programme TV merdique de S.) pour se retrouver sur la terrasse. On parle de nos expériences de perte de dignité avec l'alcool. Tout le monde a quelque chose à raconter sur le sujet avec beaucoup d'humour et d'auto-dérision. C'est un bon exutoire à la journée. On finit dans le patio avec notre tisane et la clope de fin avec le veilleur de nuit qui, je crois, aime bien nous écouter balancer nos vannes toutes moisies.

23.00

On glisse vers nos chambres-cellules. Il faudra que je pense à parler de la différence entre le discours des femmes et celui des hommes, de leur adhésion aux principes de cure et

leurs rôles particuliers dans le groupe. Bonne nuit.

CHAPITRE 16 : ÉCLAIRCIES

16/03-16

16ème jour

Centre de cure

Pas grand chose à dire sur la journée. La diététicienne est venue nous faire la traditionnelle séance d'informations sur l'alcoologie. Signe du manque d'inspiration sur le sujet et de leur propension à boucher les trous, elle nous a parlé pendant une heure et demi des boissons sucrées, minérales, gazeuses et tutti quanti. A la demande de l'équipe a-t-elle précisé comme pour se dédouaner d'entrée de son manque d'enthousiasme pour la question.

D'ailleurs on a vite vu que c'était pas son truc. Elle a balancé un power point qu'elle commentait mollement, voire qu'elle lisait mot à mot. Le groupe complet n'a pas raté l'occasion de transformer ce moment en mauvais cours de SVT de collège. 22 gugusses dans le rôles de blagueurs potaches, de perturbateurs, de bavards impénitents et la diététicienne dans le rôle de la prof débordée qui n'a qu'une idée en tête , envoyer son cours tête baissée jusqu'à ce que la sonnerie la délivre. Le mimétisme avec le collègue fût poussé à son paroxysme quand K. endossa le rôle du fayot qui prend des notes, pose des questions et étale son savoir sur le sujet (filtrage, nombre de contrôle de l'eau, les différents procédés d'épuration) pour venir au secours de la prof. Au final, l'info c'est qu'il faut regarder l'étiquette sur les boissons pour connaître la vraie nature de l'arnaque et que l'eau du robinet est la plus sûre. Donc régime eau plate et jus de fruits pressés maison, c'est le mieux. Près de deux heures pour nous théoriser l'évidence, c'est un peu lourd.

Perfide, je lui fais remarquer que le service d'addicto nous sert des jus de fruits industriels au petit-déjeuner. Un peu gênée, elle invoque des questions de budget. On se marre entre nous sur la cohérence.

10.30, on est libre sauf les entrants qui enchainent avec une réunion d'entrée. Ping-pong avec C., première (et dernière) victoire. Cafés, clopes sur la terrasse face à la montagne à regarder les pies et les chats chasser le mulot.

Repas et départ des navettes pour la sortie courses de la semaine et balade dans une vallée du coin malgré le temps qui menace. C. et moi, improvisons un sketch, sorte de haie

d'honneur avec gardes du corps jusqu'au mini bus dans une bonne humeur contagieuse.

Après le départ de la troupe, je me retrouve par hasard autour de la cafetière avec le cadre infirmier. Le courant passe bien entre nous. On arrive vite sur la notion du prendre soin. Je lui explique les principes en vigueur dans mon boulot. On échange tranquillement, il vient de la thérapie institutionnelle et du coup, la conversation s'allonge paisiblement. Arrive le chef psychiatre et je sens que le cadre aimerait que je prolonge, que j'explique mon point de vue en détail. Le chef préfère m'entreprendre sur mes origines (once again), les Antilles qu'il dit bien connaître. La conversation dérive comme un poisson au fil de l'eau, en un long monologue un peu vain. Fin du jeu mais c'était sympa.

17.00

Retour des courses et de la balade. Le centre se remplit à nouveau.

Le soir, K. et moi imposons un film, Moon de Duncan Jones, aux occupants de la salle TV. Très bon film mais très lent et sans boumboum, panpan, vroumvroum à l'opposé des blockbusters que l'on se fade depuis le début de la cure.

Pendant les pauses clopes, tout le monde s'intéresse à l'avance des uns et des autres sur le texte de l'atelier d'écriture à pondre dans les deux jours.

Extinction des feux et retour aux chambres. Je lis un peu et je m'endors. 00.35.

CHAPITRE 17 : AU ROYAUME DES TRUISMES

17ème jour

17/03-16

Centre de cure

Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que la cure fonctionne sur le principe de la psychothérapie groupale. Mais si on attend du groupe qu'il s'exprime dans les espaces dévolus, on n'entend pas pour autant qu'il puisse s'en emparer, se l'approprier dans un principe de co-construction.

Tout ici est understandable (colère, insultes, pleurs, épanchement de soi) sous le contrôle compatissant et/ou distancié des soignants, c'est selon. Un des autres principes de la cure est le "hic und nunc" cher à Freud qui vaut partout, des chiottes au réfectoire en passant par la salle d'activité. Je dois donc ici faire un effort pour taire mon intellect, mon esprit critique et laisser libre cours à mon "ressenti", mes émotions. Ce qui m'est demandé, ou plutôt enjoint et donc questionné de fait, c'est ma part d'intime caché qui fait souffrance, obstacle et qui m'empêche par sa rétention d'atteindre le nirvana de l'ex buveur si important sur la voie de ma guérison-rédemption.

Ici vit donc le royaume du truisme : les gens sont tous différents, ce que l'on dit n'est pas ressenti de la même manière par les autres, les mots qu'on utilise ont une signification différente pour chacun, personne n'est égal face au produit, en quoi ceci ou cela fait-il écho à votre parcours, n'en jetez plus la coupe est pleine.

Faire deux heures de train depuis Marseille pour entendre des sentences définitives écrites sur les murs des chiottes de collège, c'est un peu fort de café !!

Pourtant aujourd'hui j'ai joué le jeu en participant au psychodrame, et activement même. Idem en activité corporelle. Pourtant au moment de la relaxation j'ai dû boucher mes oreilles pour échapper aux conneries new-age du genre je suis la terre, je suis le soleil, je suis un animal que j'aime bien. Le seul avantage c'est que ça m'a permis de mesurer l'étendu de mon vide intérieur. Vertigineux !!

J'en profite pour revenir sur quelque chose que j'ai écrit auparavant. Le fait que l'espace de l'intime est globalement plus investi par les femmes que par les hommes.

En fait, j'ai remarqué que la plupart des femmes qui sont ici (7 au total sur 22 résidents dont 6 qui ont plus de la cinquantaine) sont moins critiques que les hommes sur la méthode. Du

coup, même si elles gardent une certaine réserve, elles sont plus facilement compliantes, adhèrent aisément au discours, servent plus facilement sur un plateau une litanie résolument optimiste sur leur avenir et leur progression au sein du centre. J'en suis tout aise mais je doute que les chiffres ne leur laissent beaucoup d'espoir.

21.00

Grosse poignée de bonhommes dans la salle TV pour regarder le match Liverpool – Manchester. C s'est endormi. Les commentaires et les vannes foireuses ont été plus nombreuses que les occasions des deux équipes. Dernière clope, lecture et au lit.

CHAPITRE 18 : LE PRÊTRE ET LE MANDARIN

18/03-16

18ème jour

Grande salle d'activité

Le docteur S. anime l'atelier d'écriture(s). Le s à son importance parce qu'il veut dire quelque chose qui n'a jamais été évoqué mais qui, je suppose, veut dire que les écritures sont ici, multiples, plurielles et toutes singulières à la fois. Le seul souci c'est que c'est un atelier d'écriture où on n'écrit pas. Ça pose un léger problème, ça devrait plutôt s'appeler un atelier de consignes avec cours de morale à la clé.

Voilà comment s'organise l'atelier :

Tout d'abord devant les chaises sont déposées autant de feuilles que de participants. Chacun s'assoit dans un silence quasi-religieux et je le dis à dessein. On entre ici comme dans une chapelle, le docteur S. nous accueille sans démonstration aucune, avec un signe de tête imperceptible qui veut sûrement dire bonjour. La feuille posée devant nous comporte des inscriptions suivantes : en haut à gauche, la date, plus loin, le thème du jour. Puis sous la date, une succession de lettres de l'alphabet (moins quelques unes) alignée les unes sous les autres.

Derrière le docteur S. un tableau blanc avec inscrit, le thème du jour. Une infirmière silencieuse lui fait face. Quand tout le monde est entré, on guette du coin de l'oeil le début de la cérémonie donné par le prêtre. Mains jointes sur la table et tête baissée, le docteur S. commence son homélie toujours de la même façon, en rappelant les règles de fonctionnement, le cadre et le pourquoi nous sommes tous là, le rôle joué par le silence des uns et des autres dans la séance. Bien sûr, il a fixé ses règles seul, cela va sans dire.

Donc, une des règles fondamentales est le silence permettant le recueillement et l'écoute des textes lus par leurs auteurs dans un tour de table aléatoire et anxieux. Le docteur nous invite à le laisser s'installer pour mieux accueillir selon ses propres dires, les mots et les émotions que la lecture provoque en nous. Une vraie cérémonie dans la chapelle. Tout le monde est un peu tétanisé par l'ambiance, y compris les infirmiers. Après la lecture des textes, sans échanges, ni commentaires (cela induirait fatalement un jugement selon le docteur) on attaque la deuxième partie de l'atelier, beaucoup plus croustillante. Le prêtre laisse à l'infirmière l'honneur de présenter le thème du jour (pour info j'ai eu le droit à la liberté, la famille, le présent). Ensuite l'infirmière cite 6 lettres de l'alphabet choisies arbi-

trairement et nous devons dans un temps court noter un mot (minimum) commençant par la lettre indiqué ou trois mots (maximum) au cas où l'un d'entre nous aurait déjà énoncé le mot choisi. Puis on vote à main levée pour la liste de mots, celle remportant le plus de suffrages étant désignée pour l'exercice de torture de la semaine.

Mais le meilleur reste à venir, parce que jusque là pas le moindre échange, pas une parole entre nous ou avec le docteur. Ça fait quand même bien une heure ou presque qu'on est là ! Ses rappels à l'ordre de tout contrevenant pris de frénésie langagière sont cinglants, il invite ceux qui ne comprennent pas le sens d'un mot à se reporter au dictionnaire à leurs heures perdues. L'effort individuel vs le partage de connaissances. Monsieur n'a pas de temps à perdre parce qu'est venu l'heure du Mandarin. Le Prêtre a déposé sa robe pour revêtir celle du professeur d'Université. Marqueurs en main, Monsieur nous gratifie dans un silence de classe de maths sup, d'un petit précis du thème du jour. Entre blabla moraliste et préchi-précha égotiste, enrobé de philosophie révisionniste et approximative, Monsieur Je Sais Tout, provocation et cynisme en supplément gratuit, déblatère son magistère fumeux pendant une demi heure. Aucune intervention n'a le droit de citer, tout juste accepte-t-il qu'un bon élève, le doigt en l'air, demande des précisions sur une des notions abordée pendant son sermon.

Je sors de là avec l'envie au choix, de vomir, de meurtre ou de fomenter une grève générale dans l'établissement.

12.00

Au repas, c'est le départ des sortants. Les ancien(ne)s, N., JL., V. et C. vont retourner chez eux. Ils en ont fini avec la cure (sauf ceux qui reviendront dans un mois pour finir la cure appelée cure séquentielle) et c'est la tradition d'offrir une carte postale avec les petits mots d'encouragement de ceux qui restent. Je suis désigné par mes compagnons de table pour remettre la carte et prononcer le discours de départ. C'est émouvant et V. me fait un dernier "hug" de notre «hug thérapie» décidée conjointement les semaines précédentes quand elle lit ma petite dédicace sur la carte.

13.30

Sur la terrasse, au café, il fait beau et je traîne un peu seul à fumer pendant que les autres embrassent une dernière fois les sortants et s'échangent les numéros de téléphone. F. fait les cent pas sur la piste en contrebas, l'oreille visée au portable. Il semble nerveux et quand il a fini sa conversation, il vient s'asseoir à côté de moi. Je sens qu'il a envie de livrer des

choses, je l'invite à parler. Il est partagé entre un boulot qui se présente maintenant près de chez lui et qui assurerait ses arrières post-cure et le souhait de continuer ici. En fait, il a déjà fait son choix mais il cherche une validation, un appui. Je lui dit que la cure il pourra la refaire à un autre moment s'il en ressent le besoin par contre un boulot c'est pas sûr qu'il en retrouve un de ce calibre tout de suite. Il partira dans l'après midi même après avoir discuté avec sa référente.

15.45

Film débat. Wild, une jeune femme cherche la rédemption sur la route, la fameuse PCT (Pacific Crest Trail) après une longue descente aux enfers (sexe, drogue et séparation) sur fond de relation orageuse et fusionnelle avec une mère partie trop tôt d'un cancer. Pas vraiment un mauvais film mais un peu trop de symbolisme ketchup à mon goût, soit une allégorie trop évidente du calvaire christique, le sac à dos trop lourd rappelant la croix, les gens rencontrés qui l'aident et la soutiennent figurant les apôtres, etc.

Mais on n'est pas là pour émettre un avis critique mais pour évoquer notre identification, notre ressenti, notre émotion enfin le blabla habituel quoi !? Tour de table. Quelquefois c'est sec, parfois beaucoup plus intime (même si je le rappelle ce n'est pas le lieu... enfin, je ne sais pas trop, je n'arrive plus vraiment à comprendre si c'est le lieu ou pas, finalement ?! ça se complique sérieusement de jour en jour cette affaire !) La palme de l'intellectualisation et de la mise à distance revenant à K. qui, avec sa connaissance infinie de la flagellation et des Saintes Ecritures, nous gratifie d'une interprétation toute personnelle suivi de ma pomme avec l'anecdote du renard (symbole fugace du film) et du jeune soldat spartiate. Et palme de la résistance à A. qui a juste dit qu'il avait déjà vu le film et qu'il l'aimait bien.

18.00

Entretien individuel avec ma référente. Elle représente, une personne ressource, un espace de décompression pour moi. On peut réellement échanger sur mon rôle dans le groupe, mes réflexions en cours. Elle s'interroge toujours sur ma présence. Ça dure encore 1h30 alors que le règlement prévoit 3/4h max. ça rend les autres un peu jaloux et je pavane un comme un paon au repas du soir.

Je ne me rappelle plus avec qui, ni comment j'ai fini la soirée. Comme un lendemain de cuite.

CHAPITRE 19 : LES ALCOLOSCOLOS

19/03-16

19ème jour

Entre le centre, le chemin du château et la salle TV

10.30

C'est le jour des courses pour la communauté. Café et sucre pour tout le monde et pour toute la semaine, plus quelques babioles pour améliorer l'ordinaire de chacun. Double briefing la veille avec S. sur le fonctionnement de la caisse commune parce qu'il m'a désigné unilatéralement comme coursier pour le samedi et comme trésorier pour la semaine suivante.

Du coup, gros coup de pression tout seul à Intermarché. Je me sens comme un gamin obligé de m'excuser mille fois devant la caissière pour le dérangement occasionné. Ensuite tabac, presse et cartes postales avec G., M et JC. Il fait beau, on papote de tout et de rien. J'essaie de communiquer avec l'infirmier qui reste courtois mais distant. Je crois (mais c'est peut-être un effet parano de ma part) qu'il se méfie de moi et de mon discours, qu'il ne veut pas trop paraître proche des patients.

12.00

Au repas, K. et A. me mettent la misère pour que je sorte avec eux faire une balade au château l'après-midi. J'hésite, oui puis non, je ne sais pas. Je me suis réveillé à 5.00 et après le repas je sens monter le coup de pompe.

K. est dans tous ses états parce que c'est une journée de rugby avec 3 matchs à la clé. Alors il calcule et recalcule parce qu'il veut absolument caser les deux heures de balade possibles dans son timing. Il se voit, après d'âpres négociations et mûres réflexions, obligé de faire l'impasse sur le Galles – Italie. Gonna be a little slaughter anyway s'amuse-t-il. Toujours est-il qu'il me convainc et je pose une sieste d'1/2 heure avant de les rejoindre lui et A. devant le hall.

On se balade à un bon rythme. Les deux compères ont contourné l'interdiction de sortir des sentiers battus en réussissant à faire au pas de course des randonnées non prévues par les infirmiers. Pendant deux heures, ils foncent sur des tracés de trois heures repérés plus tôt pour ne pas dépasser les limites horaires de la sortie. On finit l'ascension vers les ruines du château par un sentier pour les chèvres. Je les maudis intérieurement mais les remercie de

vive voix lorsque l'on surplombe la vallée. Merci de m'avoir bougé de mon lit, sorti de mon apathie les gars. (ici, il faudrait faire un dessin pour faire respirer le récit).

Sur le chemin du retour, K. raconte ses trails en Patagonie. Érudit comme il est, il en vient à parler de la tribu des Mapuche restée insoumise malgré les assauts des conquistadores espagnols et de la capture de leur chef Colocolo. Pince sans rire, A. marmonne : Et son prénom, c'était pas Al, des fois !?

On se marre comme des baleines et au bout du chemin on décide de baptiser notre petit groupe de trois, les Alcolocolos.

17.00

Pile poil de retour pour le match of the day entre l'Irlande et l'Ecosse. Retour de C. "Dynamite". 35/25 pour l'équipe du Trèfle. On se retrouve toujours tous les trois. C'est cool. A. est avec nous mais il se fout un peu du match et sort fumer ou téléphoner toutes les 10 minutes. Je crois que c'est notre présence et ce que l'on partage qui lui va bien.

19.00

Repas, café et re-match. France-Angleterre. Ça commente, ça vibre un peu mais c'est moins passionné.

23.00

Dernière clope et hop dans les chambres. On a réussi à force de persuasion et de diplomatie avec les infirmiers à décaler le temps de retour au calme dans l'après-midi pour ceux qui voulaient regarder le rugby à 17.00. Comme quoi on peut trouver un terrain d'entente quand on sait y faire et avec un peu de bonne volonté.

CHAPITRE 20 : LA PART DES ANGES

20ème jour

20/03-16

Entre la chambre # 13, un champ et la terrasse.

10.00

C'est dimanche et j'attends M. qui doit arriver vers 11 heures pour me rendre visite. Je me cale au soleil devant ma chambre, dans un fauteuil en plastique avec Banjo de Claude Mc Kay dans les mains. Je ramasse quelques galets par terre pour me faire un coin "fen shui" dans la chambre. Elle arrive à l'heure dite avec tout le pique nique et un peu plus pour moi. Passage éclair dans ma chambre après présentation aux infirmiers de permanence. Embrassades furtives. Je la saoule de paroles et d'explications, lui fait faire le tour des bâtiments en commentant sans cesse. On prend un café un peu à l'écart. Puis on file en prévenant de notre départ.

Balade, pique-nique romantico flamenco et champêtre. Sur le chemin, on croise A. G. et K. qui rentrent de balade. Au retour, re-café sur la terrasse avec les autres résidents, cette fois. M. me fait ses adieux. C'était bon de la revoir.

15.45

Je me retrouve seul sur la terrasse à rêvasser. Le temps se couvre. J et sa sœur s'installent à la table. On fait les présentations et la conversation s'engage. Surtout avec la sœur de J passée par le centre quelques mois plus tôt. J est quasi muette depuis son arrivée. On discute beaucoup et je promets de faire une balade avec elle parce je sens qu'elle me fait un peu confiance. Et que je veux qu'elle se sente mieux. Sa souffrance me touche et je lui tends la main en quelque sorte. Au départ de sa sœur, celle-ci me rappelle ma promesse.

20.45

Après le repas, on s'installe à plusieurs dans la salle TV pour regarder "La part des anges" de Ken Loach. On rigole, quelquefois un peu tendus, parce que l'alcool est très présent mais dans des conditions plutôt fantasques et positives. Finalement tout le monde a aimé le film et son happy ending, à l'exact opposé des retours de week-ends thérapeutiques.

S. n'est pas venu au repas du soir. Dès son arrivée (16.30), il a disparu dans sa chambre jusqu'au lendemain. L'infirmière nous a dit qu'il était en quarantaine pour ne pas contaminer les autres. Métaphore qui n'a dupé personne. La Pravda est dans la place.

CHAPITRE 21 : LES REVENANTS

21ème jour

21/03-16

C'est le printemps, au centre du centre

Le matin, ça tirait un peu pour A. qui grinçait des dents pour son traitement. Ensemble on a été chercher les infirmiers.

On commence à les connaître les activités. Musicothérapie le matin avec l'infirmier remplaçant au pied levé le spécialiste. Je me suis prêté au jeu de bonne grâce avec évocation de souvenirs dans l'humour et la dérision.

En sortant, j'apprends que la psy que je voyais est en arrêt maladie jusqu'au 28 avril. Je ne la reverrais donc plus. Il n'est pas prévu de remplacement. Ça file un coup parce que c'était un des endroits qui me permettait de tenir.

L'après-midi on a travaillé l'argile en art-thérapie. Même discours perché pendant vingt minutes de l'intervenante. J'ai modelé des chimères, une sorte d'éléphant tiré par un homme-pinguin avec un chapeau, attachés ensemble par un fil de couture. Il y avait aussi un arbre tout pourri. Quand est venu mon tour de parler, je me suis lancé dans un commentaire semi-délinant, digressif et fumeux qui a eu l'air de beaucoup la questionner. Ça a duré un peu longtemps comme un plaisanterie de mauvais goût. On sentait un agacement palpable chez certains participants de devoir expliquer leurs œuvres et de répondre aux questions. Il faut dire que le moindre panier en argile, la moindre corbeille de fruits déclenchait chez l'intervenante des sommets d'interrogations mystiques dignes d'une émission régionale sur le tantrisme breton. On est sorti avec 3/4 heure de retard sur l'horaire prévu. Ça grommelait sur la terrasse. Le groupe se tend, l'équipe soignante aussi. Pas pour les mêmes raisons.

19.00

A l'heure des médicaments le soir, la porte de la pharmacie est fermée. JP vient de rentrer de week-end thérapeutique et il a été directement conduit à l'infirmerie. Il se dit qu'il a soufflé dans le ballon et qu'actuellement on lui fait une prise de sang. L'ambiance est lugubre. Quand enfin, il sort, on se rend vite compte qu'il a pris une charge avant de rentrer. Le regard perdu, le sourire accroché en permanence et une haleine d'eau de Cologne frelatée. Il se traîne comme un zombie jusqu'à sa table. Lui, bizarrement, n'est pas consigné dans

sa chambre. Il mange comme quatre, mastiquant et engloutissant à grand bruit et comble du pathétique, après avoir porté son assiette sur le plateau, il perd son pantalon au milieu du réfectoire et se retrouve en caleçon sous nos yeux. Quelques rires nerveux fusent mais c'est plutôt la consternation qui domine.

Deux anciens sont revenus aujourd'hui pour terminer leur cure séquentielle (5 semaines, 1 mois de retour chez soi et 15 jours de reprise). Ils se sont assis ensemble pour manger, ils se parlent et ne communiquent pas avec les autres. Pas facile non plus.

On prend un café sur la terrasse et je parle avec la "revenante". Elle semble assez facile d'accès et nous évoquons nos consommations respectives, nos vies, nos enfants, nos boulots. L'intime se trouve là, dans la rencontre, dans la relation. Pas un infirmier à l'horizon. Quelquefois une femme de ménage (on dit ASH dans le milieu hospitalier) vient en griller une avec nous et boire un café. On échange plus souvent sur nos difficultés avec elle qu'avec le reste de l'équipe soignante.

Je passe le reste de la soirée dans ma chambre à lire et écrire.

00.35 Extinction des feux et des paupières.

CHAPITRE 22 : CLOPES, CHOCOLAT ET SOFT POWER

22ème jour

22/03-16

Réveil à 5.00. Le jour se lève. Je déambule dans les couloirs déserts. Je résiste à l'envie de fumer en mangeant du chocolat.

A 6.30, le centre s'éveille doucement. Les premiers résidents sortent des chambres, premières clopes et premiers cafés d'une longue série.

10.15

Atelier activité corporelle. Stretching et relaxation et quelques ronflements plus tard, je me retrouve à nouveau au café avec A. il commence à péter les plombs parce que malgré ses demandes répétées son traitement n'est pas adapté à ses besoins. Il m'explique ce dont il pense avoir besoin pour dormir et supporter les douleurs du sevrage. Il parle de ses usages, de ses stratégies pour gérer le manque en véritable expert de sa consommation. Il pense réellement que les médecins ne comprennent rien à l'addiction et qu'il vaut mieux les harceler pour avoir ce qu'on veut plutôt que d'attendre d'eux qu'ils se mettent à ta place et soulage tes tensions physiques et psychologiques. Il est fatigué et à cran. Il attrape le médecin entre deux portes, son objectif de la matinée, parle avec elle pendant quelques minutes et revient tout sourire à la table. Il a obtenu ce qu'il voulait, du veratran ® 30 mg en 4 prises/jour.

12.00

A la fin du repas, K. vient me voir pour parler de choses un peu confidentielles. Je lui conseille de me parler anglais parce que je sens des oreilles se dresser depuis la table des soignants. A la fin de notre discussion, nous nous dirigeons vers l'évier de la cuisine. Et je ne sais plus trop comment, ni pourquoi mais à mi-chemin, il entame "I feel good" de James Brown qu'on reprend à deux voix et à tue-tête en lavant nos tasses et préparant le café. Notre performance funky provoque des réactions diverses et variées, agacées, médusées ou de timides sourires pour d'autres. Le cadre infirmier hilare, lève le pouce en notre direction.

Le prochain atelier est à 15.00. Je fais le choix de rester sur la terrasse de fumer des clopes en enchaînant les cafés. Je pers aussi deux fois au ping-pong contre S.

Dans les couloirs, la déprime se compte en litres entiers, ceux qui tournent en rond les

maines dans les poches, ceux qui tâtent les fruits dans la corbeille, ceux qui bouffent de l'émission animalière comme du Valium et ceux qui traînent infiniment d'ennui au bout de leurs chaussons.

15.00

Le groupe de paroles se pointe dans la grande salle d'activités, chacun son exemplaire des Lettres de Fouquet à la main. Pendant que l'on constate le 800ème retard de M. l'infirmier parle du thème du jour : le rôle du médecin et de l'équipe thérapeutique.

Ironie du sort, c'est assez tendu et on le sent. Celui qui dirige la séance est un psychorigide de compétition et aime, je crois, à faire entendre son pouvoir, sa place, y compris avec son collègue. Il n'hésite pas à reprendre et morigéner les personnes, fait de longs discours moralisateurs sur l'alcool sans avoir l'air d'y toucher. Il dit ne pas comprendre la tension qui règne dans le groupe mais la sentir. Le ton monte entre M. et K. Rien ne paraît les contenir ni l'un, ni l'autre. Dialogue de sourds et débordement par la gauche. Les infirmiers n'arrivent pas à gérer. K. pète un plomb, tape des deux poings sur la table en gueulant contre M. qui se rebelle, se lève et quitte la pièce avec fortes déclamations. Petit théâtre de cure. Les infirmiers jouent les ingénus on ne comprends pas, c'est un espace de parole, vous en faites ce que vous voulez et voilà le résultat. Ce qui se passe ici c'est votre faute, en gros. L'un d'eux se lève et part à la pêche au M. pendant que l'autre minaude sur la responsabilité du groupe dans cet espace. Une nouvelle arrivante ose timidement dire qu'il n'est pas facile de parler de son intimité et de ses difficultés devant les autres. Le soignant euphémise, rappelle la responsabilité individuelle d'abord puis du groupe ensuite sur la capacité de chacun et de tous à se saisir ou pas des outils. Je bous intérieurement. Je déclenche, j'envoie du bois sur la question du cadre, sur la violence institutionnelle inhérente à la relation soignant/soigné telle qu'elle est posée dans ce lieu. Je lui fais remarquer que l'intime, la parole circule dans les endroits et les moments creux que s'il venait fumer des clopes, boire un café ou manger à table avec nous, peut-être et seulement peut-être, qu'il aurait une chance de "rencontrer" les gens, de faciliter l'émergence d'une parole, dans une relation égalitaire et non dans le déséquilibre induit par leur position sans cesse rappelée, de savoir et donc de pouvoir, soft power, certes mais pouvoir tout de même.

Ça n'a pas raté. La réponse a été cinglante et nulle à la fois.

-Croyez vous que l'institution ne se remet jamais en question ?

-Non mais il semble qu'elle a du mal à interroger le cadre qu'elle propose au regard de ce qui se passe ici.

-Alors, il faudrait changer quoi selon vous ? La société, le monde entier et quoi encore ? Le tout dans une colère contenue.

-Vous voulez de la parole, je vous en donne !

-Ce n'est pas le sujet

-Ah je croyais pourtant mais peut-être préférez vous que je me taise ?

Retour de l'infirmier et de M. tout penaud qui s'excuse. La séance reprend. Après l'atelier, j'essaie de parler avec K. mais il est tout bloqué par la culpabilité et l'angoisse.

De toute façon, je sens bien que chez moi comme chez mes deux alcoolocolos, l'approche du weekend thérapeutique fait monter la pression. On dirait que la colère est de retour. Je me sens plus fatigué que la semaine dernière.

CHAPITRE 23 : C.Q.F.D (CE QU'IL FAUT DÉLIVRER)

23ème jour

23/03-16

Près des maisons troglodytes.

Bon, je passe la séance d'information sur l'alcoologie professée par l'infirmière. On se serait encore cru dans la classe de 5° complètement bordélique. Des chaises qui couinent, des bavardages incessants, ceux qui demandent le silence, ceux qui râlent. Et elle, qui déroule son cours avec ses feuillets manuscrits. Sans intérêt. En plus, c'était la dépendance d'un point de vue neurologique. Encore un mauvais cours de SVT, quoi !?

15.00

L'événement de la journée, c'est la balade. On sort à 6 plus les deux infirmiers pour visiter un site rocheux, curiosité géologique du coin, à environ 1/2 en minibus. Soleil et vent, casquettes, bouteille d'eau et sacs à dos, on gravit la montagne par le flanc. C'est joyeux, physique et bavard. S'échangent des morceaux de vie, des digressions historiques, géologiques et politiques, des points de vue divergents ou partagés, peu importe. Ça bavarde, ça parle, libre enfin. L'effort, la sueur, les rires et les réflexions sont le lot de tous. La balade est super, les points de vue imprenables, les téléphones shootent sans arrêt. La bonne humeur est partout. Je prends des photos de K. pour son fils. Je papote avec J. comme je lui avais promis. Pas possible de se faire une balade au château tous les deux malgré ma demande. Le mercredi, c'est soit la balade avec les infirmiers ou rien, pas de sortie. En tout cas, elle se livre un peu tout en marchant.

On s'arrête pour visiter des anciennes maisons troglodytes. L'infirmier est très disert sur le sujet, soit il a potassé, soit il est détendu mais pas du tout professoral. On finit par la traversée du village. Près du minibus on croque des biscuits et du chocolat en buvant des litres d'eau. Retour au centre dans la bonne humeur, le minibus et les bavardages. A la descente, en reprenant les sacs à dos, l'infirmière nous remercie spontanément d'avoir passé ce moment avec nous. On lui renvoie son remerciement un peu surpris.

18.15

Je suis cassé, vidé mais je me sens bien. Je m'endors pendant le retour au calme. Le soir, repas puis lecture dans ma chambre. J'ai bientôt fini Banjo. Ici, d'une manière ou d'une autre, j'ai l'impression de faire consciencieusement mes devoirs même quand les profs m'emmerdent.

CHAPITRE 24 : POURQUOI PAS ?

24/03-16

24ème jour

Centre de cure

Grosse journée. J'avais une idée pour le scénario du psychodrame que j'ai soumis à certains autour de la table à café. Comme l'atelier démarre dans un grand silence et que V. ne supporte pas ça, elle a attendu moins de 40 secondes pour proposer maladroitement le scénario dont on avait préalablement discuté. Trop tôt, trop vite me dis-je. K. réagit épidermiquement. L'idée du scénario le contrarie profondément et il fait une contre-proposition. L'infirmière et la psychologue reprennent la main. Marche arrière. Et finalement très déterminé, K. réussit à faire valider son idée. On joue donc la scène d'un type qui sort de cure et qui retourne au pub voir ses collègues de boulot. Ils en sont au quatrième verre et l'invite à boire un coup avec eux.

Comment va-t-il s'en sortir ? Mais que fait-il dans cette galère ? Putain, c'était super violent en fait ! Après la pause obligatoire on reprend et on échange nos points de vue, nos ressentis entre spectateurs et acteurs. Qu'aurions nous fait à la place de ... ? Comment avons nous ressenti la scène ?

En sortant de là, je croise le cadre infirmier qui m'informe que j'ai reçu du courrier. Il aime beaucoup l'originalité des lettres de Cécile et notamment ses enveloppes. Je plaisante facilement avec lui et je lui dis que j'aimerais le revoir dans d'autres circonstances.

Le temps est long entre deux ateliers. A. s'occupe à gérer son weekend thérapeutique et son rendez-vous Pôle Emploi. Il se démène malgré son air de défoncé. Il est pas très en forme je crois. Tendue par sa sortie, ses complications d'organisation, la validation par le médecin qui ne vient pas, son traitement qu'on refuse de lui donner pour la totalité de son absence. Au retour, il devra faire un bulletin d'entrée parce que son séjour hors centre aura duré plus de 2 nuits. Néanmoins il est dans les starting blocks.

Je prends encore deux branlées au ping pong par S. Je m'en fous royalement, c'est surtout un bon moment de rigolade et de déconne.

La psychologue veut me voir. Elle me recevra vers 15h. Je finis le ping pong et je file dans son bureau. C'est vraiment un lieu que j'investi malgré le fait qu'elle remplace la psy précédente. Ça dure une heure où je peux parler, prendre un peu soin de moi, de mes angoisses.

A 16h, j'arrive en retard les cours de stretching et relaxation mais j'y suis pas trop, j'ai du mal à me concentrer. Je déconne même si je fais un effort spécial sur les trucs un peu tai chi. A la fin, elle sort son tambourin pour nous faire faire n'importe quoi. On dirait une secte qui pue un peu la chaussette. Elle frappe sur l'instrument en nous donnant des consignes débiles du genre levez un bras, levez les deux bras, sautez sur un pied, etc. sur une mauvaise musique de percus africaines. Impossible pour moi de garder mon sérieux. La grande prêtresse du tambourin, elle, s'éclate.

Sur la terrasse avec G. on se lance dans un concours de vanes. Ça fuse et même si les femmes jouent un peu les gênées par le côté salace et scato de nos blagues, les autres rient de bon cœur.

Retour au calme et repas du soir. Traditionnel coup de fil à la maison à 20h. A 20.30, j'ai rendez vous avec ma référente qui fait la nuit. Elle ne comprend toujours pas ce que je suis venu chercher ici. On s'explique, on tergiverse et convenons d'un commun accord que les choses se sont passées comme ça parce qu'on ne s'est pas fait confiance au départ et qu'on a cherché les clés. Ça lâche, un peu. Je lui raconte un bout de mon histoire qu'elle saisit au vol en me proposant un génogramme. Je lui fais un rapide descriptif de ma généalogie paternelle et maternelle, lui raconte mes premiers souvenirs d'enfance. Ça dure une heure. On s'entend sur le travail de généalogie. Pourquoi pas ? Elle finit l'entretien en regrettant de ne pouvoir faire deux entretiens supplémentaires avant mon départ.

La soirée est déjà très avancée quand je rejoins K. sur la terrasse. Lui, avec son thé et moi, clope au bec et bouteille d'eau, on devise sur les cinq albums majeurs de notre discothèque personnelle qu'on emmènerait sur une île déserte ou au fin fond de l'Irlande. Pour lui, les Pogues, Beethoven, Coltrane, Madness et REM. Je n'ai pas eu le temps de lui énoncer la mienne. Juste un disque de Costello "This Year's Model" et on a dû aller aux médicaments comme on va à la selle. Sans enthousiasme.

Ce soir dans le patio pendant la dernière clope, la tension monte autour de la lettre de l'atelier d'écriture du lendemain. Il y a ceux qui veulent absolument la finir ce soir même s'ils ne l'ont pas encore commencée, et ceux qui préfèrent attendre la dernière minute demain matin pour pondre un écrit à l'arrache. Je parle avec ma référente dans les couloirs. Nous rions beaucoup tous les deux, elle est bon public mais je lui parle aussi de mon inquiétude pour K. et le week-end thérapeutique. Je fume encore un clope avec S., V. et K. (qui ne fume pas), je suis en chaussettes dans le patio. Bonne nuit.

CHAPITRE 25 : TROLLS THERAPEUTIQUES

25ème jour

25/03-16

Grande salle d'activité

9.45

C'est l'heure de l'atelier messe-torture avec le docteur S. rien à dire si ce n'est que j'ai réussi à le faire soupirer d'agacement comme pendant la séance. Je me suis offert une deuxième petite victoire, qui n'en est que plus grande parce qu'elle est passée inaperçue : j'ai trollé la liste.

Le principe est ingénieux mais simple donc à la portée de tous. Si je n'ai pas envie d'utiliser une lettre, par exemple le "s", je glisse un mot impossible, savant ou trop galère à caser dans un texte, genre sioux, sustentation, sarcophage ou spéciste. Tout le monde fait la gueule, soupire ou se marre, des fois mais les votants se comptent sur les doigts de la main. Finalement, la liste que je préfère sort inévitablement. Ça s'appelle un troll.

Avec la lettre "t" j'ai choisi trepalium. Le docteur S. agacé s'est senti obligé de se fendre d'une rapide explication. Hihihi !! On prend le plaisir où il se trouve. Mais surtout à force de prendre les gens pour des gamins, il ne faut pas s'étonner qu'ils se comportent comme tels.

En plus, comme A. avait eu son autorisation de sortie le matin même, on s'est retrouvé à 17 participants. Ça a donc duré presque 2 heures.

14.45

L'infirmier de permanence nous a gratifié d'un film plutôt sympa. En tout cas, loin des films pseudo-pédagogico-dépressifs qu'on se tape depuis le début (Blue Jasmin, Un singe sur le dos et Wild). Cette fois, c'est St Vincent avec Bill Murray. Alcool très présent, personnage à la dérive, événement modifiant la ligne narratrice et surtout beaucoup d'humour. Ça fait du bien et le débat qui suit n'est pas glauque et pesant comme d'habitude.

21.00

Le soir, dans la salle TV, je regarde seul le match Pays Bas / France. ça fait aussi du bien d'être en solo pour une fois. Demain, je prends le train à 8.26. J'y pense, je suis content sans être angoissé. Je sais qu'on m'attend les bras ouverts, à contrario de mes deux alcolocolos.

Dans ma chambre, tout est prêt.

CHAPITRE 26 : DU PLOMB DANS L'AILE

26ème jour

26/03-16

Le train, la gare et chez moi

6.30

Debout dès l'aube, je fonce vers le réfectoire pour un premier café. JC me rejoint, nous sommes les deux sortants en train du week-end. Quant à K., très speed ce matin, il part en voiture. On avale ensemble un puis deux cafés, quelques tartines et on fume plusieurs cigarettes en attendant fébrilement l'ouverture de la pharmacie et l'infirmier qui doit nous déposer à la gare. On embarque le traitement pour le week-end.

8.05

L'infirmier dégivre sa voiture au soleil pendant que nous nous installons dans le véhicule. Devant la petite gare, il me souhaite un bon weekend et une bonne continuation à Jean-Claude qui quitte définitivement le centre au bout de 4 semaines pour des raisons personnelles. Nous prenons des billets en discutant longuement avec le guichetier qui nous a fait signer la pétition contre la fermeture de la gare. On sort s'en griller une dernière avant l'arrivée du train.

Le voyage passe comme une lettre à la poste tellement je suis pris dans la discussion avec JC.

10.30

Marseille Saint Charles.

Retour à la maison. C'est cool et ça fait un peu drôle d'être chez soi à nouveau. Le week-end se passe comme ça, tout en souplesse, entre deux humeurs, bonheur d'être dans un environnement accueillant et attentionné et sentiment étrange de voir les choses sous un autre angle. Courses, balades, discussions, cuisine. C'est soutenant, non jugeant, pas de pression. M remarque tout de suite mon changement d'attitude et de poids. Elle m'encourage. L. virevolte dans la maison comme à son habitude.

Avec M. on parle de l'après, de mon retour, des choses à mettre en place pour bien vivre la post-cure. Je décide de me passer de mon Valium du soir pour dormir.

M dit avoir planqué la seule bouteille d'alcool pour ne pas que je cède à la tentation mais

en rangeant les courses, je tombe direct dessus. On se marre tous les deux. Je n'ai pas eu vraiment envie de boire pendant le week-end mais pendant mes périodes de craving j'étais plus tendu, plus nerveux. Je suis sorti me balader pour me rendre compte de ce que me ferait le fait de voir des gens boire en terrasse. J'avais de l'argent, j'aurais pu mais je n'ai pas été m'asseoir et commander une bière. Quelques personnes ont aussi pris de mes nouvelles pendant le week-end.

Avant de partir, suite aux retours catastrophiques des week-ends thérapeutiques, A. K et moi avons créé notre propre comité de soutien. Échange de numéros de téléphone et promesse faite de se répondre à un moment ou l'autre de la journée en cas de difficulté. Ça a bien marché entre K. et moi. On a échangé sereinement. A. a eu plus de mal. Son week-end ne s'est pas très bien passé affectivement. Il a envoyé une série de SMS assez sombres mais il n'est pas retourné voir son dealer. Dans une certaine mesure, ça a marché quand même, en fait.

Lundi soir, retour au centre

17.00

Je pars à regrets. C'est le moment le plus dur du week-end mais j'ai la ferme intention de "finir le job". Je fais le voyage retour dans un carré entouré d'étudiant(e)s joyeux et agités. Je m'enferme en regardant une vidéo sur You Tube.

Arrivé à la gare, je téléphone et on vient me chercher. Coup de bol, c'est ma référente qui déboule. Elle m'offre deux petits œufs de Pâques en chocolat. Du coup, on débriefe dans la voiture sur le chemin du retour. Elle pose beaucoup de questions, dont certaines que je trouve un poil trop intrusives (votre place à la maison, dans la famille, le rôle du père, ce genre de choses). Langue de bois et je ferme à clé. On se gare. Les autres m'ont gardé un peu à manger, c'est cool. Je grignote en discutant du week-end avec eux.

Au moment de poser mes affaires dans la chambre, j'ai eu le sentiment d'être comme un détenu de retour de libération conditionnelle venant finir sa peine. Ça calme un peu quand même. La soirée se passe avec K. à se raconter nos deux nuits au dehors. On est contents, fiers de nous et de nos exploits d'abstinents. A. nous rejoint et plombe un peu l'ambiance. Toutes les tentatives pour lui remonter le moral restent vaines.

23.00

Nous filons vers nos chambres-cellules. Lecture et fin de chargeur vers 00.30. je m'endors

en pensant aux paroles des autres, à tous ceux à qui l'entourage reproche d'être ici comme au Club Med ou en colonie de vacances, de prendre du bon temps pendant que dehors la vie continue et qu'eux, ils triment. Ça me met un peu de plomb dans l'aile.

CHAPITRE 29 : PORN BOOK (OU LES 100 ET UN WHISKIES À ESSAYER AVANT DE MOURIR)

29ème jour

29/03-16

Centre de cure

10.00

Avant d'aller en atelier corporel, on attend dans le salon devant la grande salle d'activité en pariant ironiquement avec A. sur les nouveaux entrants qui en fait sont toutes des nouvelles. On se dit que beaucoup de stars sont accros ou alcoolos donc on a quand même une infime chance de voir débarquer Scarlett Johanson ou Lauren Hyll...

La séance de stretching envoie du bois. La prêtresse nous fait morfler mais ça réveille un peu. 6 exercices complets pendant 1h20 et 10 minutes seulement de relaxation. Quelques ronflements. Toujours les mêmes.

12.00

On accueille les "Nouvelles". Y'a du lourd et que du lourd ! Au café sur la terrasse, les commentaires fusent sous cape.

G. en est à sa troisième semaine mais il semble de plus en plus speed. On l'a surnommé Mc Laren parce qu'il vaut mieux ne pas le croiser au détour d'un couloir lancé à pleine vitesse. Les infirmiers le traquent sur sa nervosité. Confisquées ses boissons énergisantes, contrôlée sa consommation de café (il faut dire impressionnante), obligé une fois par semaine de s'asseoir sur une bûche sous les arbres à l'écart des autres pendant 3/4 heure sans bouger. G. sort toujours des ateliers relaxation, musicothérapie ou psychodrame, dans une colère noire. Il maudit tout le personnel du centre. Pourtant c'est un gros coeur comme on dit, un type prêt à donner sa chemise pour son voisin, mais il faut croire que personne dans l'équipe soignante n'a su le rencontrer, occupés qu'ils sont à le contrôler.

K. pousse la porte de ma chambre pour me montrer son "porn book" qu'il veut offrir à son référent : 101 whiskies you have to try before you die. On discute beaucoup tous les deux, toujours avec attention l'un pour l'autre. Je lui dis que quand il aura transféré ses compétences du vin vers l'eau (son souhait de reconversion), il pourra voir le whisky d'une autre manière et peut-être se permettre de reconsommer. Il part à son entretien un peu ragail-lardi.

15.00

C'est l'heure du groupe de parole. Pas la moindre motivation à l'horizon. On doit lire et discuter de la 10ème lettre de Fouquet : Lettre à l'entourage. C'est à cette occasion que j'apprends que les Lettres ont toutes fait l'objet d'une réécriture par l'équipe soignante. Le sujet du jour rend diserts un certain nombre (dont moi) et muets beaucoup d'autres. Les infirmiers se régalaient surtout le psychorigide qui monopolise la parole à coup de "ce que j'entends", "j'ai envie de rebondir sur ce qui vient d'être dit", blablabla. Pfffou !

La compliance c'est vraiment leur came, leur nectar. Ils se délectent de la reprise du discours d'abstinence par les curistes. Fin du calvaire à 17.00.

20.30

J'ai mon dernier rendez-vous avec ma référente. J'ai fait un début de génogramme sur mes seuls souvenirs. On parle, de moi, de mon enfance, de mes parents, de leurs parcours, du mien. C'est fluide. Je me livre mais toujours avec une certaine pudeur. Elle le sent et vient me chercher. Je l'arrête. Se croit-elle en mission sacrée ? Veut-elle me libérer d'un poids mort sur l'âme, supposé ou réel ? Veut-elle me convertir à l'abstinence ? Je détourne par l'humour. Elle et moi savons que c'est une manière de protection mais nous en restons là.

CHAPITRE 30 : CARTE POSTALE

30ème jour

30/03-16

Centre de cure

8.30

Ce matin, la séance d'information sur l'alcoologie était animée par la prêtresse du tambourin qui visiblement n'avait pas apprécié de devoir remplacer au pied levé l'intervenant(e). Elle a d'emblée annoncé que d'habitude elle s'occupait de nos corps mais qu'aujourd'hui elle allait s'occuper de nos têtes, ce qui, à mon avis, n'augurait rien de funky.

Nous ne sommes que treize parce que cinq d'entre nous ont eu l'heureuse idée de s'inscrire pour une balade à la journée. Le cours commence par une nouvelle arrivante qui se pointe en retard sous le regard courroucé de la prêtresse. Elle embraye en disant prendre sa cure très au sérieux (rires dans la salle) et demande à ressortir pour aller chercher crayons et cahier pour noter la parole divine. Refus aussi bref que sec.

Le thème du jour ce sont les croyances. La grande prêtresse essaye difficilement de masquer sa contrariété par un salmigondis de pensées réchauffées sorties tout droit du manuel de Docteur Obvious pour les nullos. C'est lourdingue et ça pue le "recovering" discount, la pierre de lune en suppositoires vendue avec Télé Loisirs. Des chinoiseries resucées pour adolescents, ça me gonfle grave au bout de deux minutes chrono.

Avec A. on se regarde et on soupire ensemble. Elle veut nous faire participer à son carnaval mais à part la nouvelle qui est à fond, les autres sont plutôt désabusés. Elle s'énerve un peu, nous tance, monte le ton. Elle finit par nous distribuer des feuilles blanches sur lesquelles elle nous demande de tracer des colonnes. Il faut écrire des trucs bidons du genre ce que les gens pensent de nous, ce que nous pensons de nous mêmes, etc. Je refuse de participer. Elle interroge :

- Vous ne voulez pas faire l'exercice ?
- Non, désolé.
- Ne soyez pas désolé, c'est moi qui le suis pour vous.

Je pouffe intérieurement et j'attends en dessinant que Madame la Vérité veuille bien finir de

bavasser sur le bien-être, les pensées positives et toute sa camelote californienne. Heureusement, comme elle a l'air de se faire chier autant que moi, elle respectera scrupuleusement l'horaire et à dix heures pétantes, elle mets bas les marteaux.

11.00

Je fume tranquillement un clope sur la terrasse quand l'infirmière vient me chercher pour rencontrer le docteur.

Dans son bureau, celle-ci me rejoue le petit jeu des vanes à demi-mots, du charme et de l'autorité. Je joue assez bien moi aussi, je n'en demandais pas tant. Elle me sert une demi-heure de mon jeu préféré sur un plateau. Elle blague entre deux conversations à bâtons rompus sur le bilan de cure. Comment avez vous ressenti (encore !) la cure ? Que comptez vous faire après ? Quels sont vos projets ? Avez-vous pensé à la rechute ? suivi d'un petit laïus sur mon père, la Martinique, les choses qu'on doit faire dans la vie, mes dreadlocks. Elle fait feu de tout bois, ne laisse passer aucune occasion, tout y passe. Je contre attaque, j'esquive, je relance, je rétorque, je me régale. Elle finit près de la porte de son bureau avec une franche poignée de main. Je suis prêt pour l'estocade. Je lui demande ingénument combien elle mesure. 1, 76m me répond-elle fièrement. Sans les talons, mais avec vous devez culminez à 1,80 lui dis-je. Sûrement, toujours aussi fière. Ce doit être bien agréable de dominer de si haut !! Et je sors tout sourire.

Au repas, on voulait coffrer un peu de couscous pour les collègues sortis en balade. Une infirmière cerbère s'est mis en mode vidéo surveillance tout le repas et ne nous a pas laissé un centimètre d'avance. Elle a balancé les barquettes qu'on avait mis de côté après le débarassage en nous expliquant les règles d'hygiènes strictes dans les établissements hospitaliers. Castration quand tu nous tiens !

15.00

J'ai fait mon bilan de cure avec la psy. C'était cool. Elle semble apprécier écouter ce que j'ai à dire. Au bout d'une demi-heure, on se dit au revoir et bonne chance. Je la reverrais le lendemain pour le psychodrame.

La sœur de J. est venue pour son rendez vous avec la psy. On se croise. Elle me remercie pour ce que j'ai fait pour sa sœur qui a quitté la cure précipitamment pendant que j'étais en week-end thérapeutique. En fait, je n'ai pas fait grand chose mais j'enrage qu'elle soit partie

sans trouver ici le soutien qu'elle était venue chercher auprès de l'équipe thérapeutique. On peut dire qu'elle est un peu passée par pertes et profits.

Avec le cadre infirmier, nous discutons (toujours) longuement sur la violence institutionnelle et les différentes fonctions et vertus des groupes thérapeutiques. Il a l'air fatigué. Tout le contraire du groupe de balade qui est de retour, radieux et bronzés à différents degrés.

Le soir, on a mangé ensemble, fumé des clopes, bu des cafés et regagné nos chambres à 23.00 comme d'habitude.

Les dernières journées de cure sont les plus longues et les plus pénibles, à l'image des dernières journées de boulot avant les congés d'été. On se traîne sans envie de bosser, on se dit qu'on est pas fait pour ça. On compte les heures à mesure que la motivation s'en va.

Au fait, j'ai reçu une dernière carte postale de C. avec cette inscription "L'homme est comme le poivre, tu ne le connais pas avant de l'avoir croqué" proverbe burkinabé. La classe, cette C.

CHAPITRE 31 : LA CURE EST UN SPORT DE COMBAT

31ème jour

31/03-16

entre le centre de cure

et mes pensées incertaines

C'est mon dernier jour. Demain je rentre.

Drôle de truc. J'ai fini par m'habituer à ce lieu, aux personnes qui s'y trouvent, à son rythme et je me dis que si je n'avais pas, comme beaucoup, de monde qui m'attend à la maison, je me sentirais pas très à l'aise de devoir sortir d'ici. Ça doit être super angoissant d'affronter le monde tel qu'on ne l'a plus vu pendant un mois complet sans le prisme de l'alcool. Je comprends plus intimement le principe de rechute.

Le psychodrame s'est chargé de me remettre les idées en place et de raviver le sentiment d'urgence à quitter cet endroit.

J'y ai néanmoins fait une dernière saillie sur le regard de la mère et l'automerdification du buveur, de toute beauté.

A midi, j'ai attendu avec une petite anxiété, le coup de la carte postale réservé aux partants en me demandant si je ne verserais pas une petite larme malgré moi. Mes compagnons d'abstinence n'avaient visiblement pas choisi de me faire le coup pendant le repas.

Avec K. on se refait les cinq semaines passées ici autour d'une tasse de thé. On s'échange les adresses et on se promet de se revoir rapidement après la sortie. Je jubile sans arrêt pendant que les autres stressent graduellement à l'approche de l'atelier d'écriture du lendemain. J'en peux plus de rire à l'annonce du thème "et moi, et moi, émoi" du docteur S.

K & moi sommes de vrais diabolotins s'amusant à brancher ceux qui restent. K. fait sa spéciale à un résident dont c'est la première cure et le traite de puceau en s'esclaffant. Il adore celle là, tout en cynisme et humour noir garanti. Quand un type s'amène confiant sur l'issue de sa cure parce que c'est la première, il prend un malin plaisir à se moquer de sa naïveté comme on se moque de l'enthousiasme du jeune puceau pour les aventures sexuelles. Du vécu en boomerang.

La séance de relaxation vire au n'importe quoi. Aucun de nous ne fait sérieusement les

exercices et la prêtresse semble n'en avoir cure (haha!). On joue avec des bâtons, on déconne à plein tube pour passer le temps.

Au repas du soir, j'attends toujours. Pas de carte. La cure est vraiment un sport de combat. Toujours sur le qui vive, pas une minute sans être en alerte. Quand ce ne sont pas les infirmiers qui vous jouent des tours, ce sont les collègues sur qui on ne peut pas compter. Ils vont finir par me faire pleurer quand je ne m'y attendrais plus.

La cure est un sport de combat parce qu'il faut sans cesse jouer des coudes pour garder au clair ses objectifs de cure si on ne veut pas que la nature et le corps médical, ayant tous deux horreur du vide, ne vous remplissent de désirs creux, de phrases prêt à penser, de volonté pré-mâchée. Il faut se battre pour ne pas se laisser emmener par la main là où vous ne voulez pas aller. Se battre pour ne pas se faire assommer par les médicaments, se battre pour préserver une part d'intimité dans votre espace individuel. Se battre pour faire entendre sa petite musique personnelle, son identité, sa singularité, qu'on ne peut pas faire avec soi comme avec tout le monde et ceci vaut pour tous les autres aussi.

Je suis fatigué d'un coup. J'ai fait attention de ne pas boire trop de café pour pouvoir dormir. La soirée se passe sans autre forme de procès, c'est une soirée de plus, la dernière mais juste une soirée de plus.

Demain, je rentre chez moi.

L'association SANTé ! Alcool et Réduction des risques propose une approche innovante destinée à soutenir les personnes en situation de consommation d'alcool en mettant en avant leurs besoins spécifiques et en élaborant et proposant des solutions adaptées.

Elle développe et expérimente, avec la participation des personnes concernées, une proposition qui a comme visée l'amélioration de la qualité de vie et le rétablissement..

Pour expérimenter, élaborer et décliner cette approche, l'association fait appel aux témoignages de personnes contributrices qui souhaitent faire part de leurs expériences, bonnes et moins bonnes,

Dans cette dynamique, une des missions de SANTé ! est aussi de porter la voix de ceux qui n'ont pas toujours d'espace de parole, de ceux qui souhaitent se faire entendre, de ceux qui espèrent être mieux entendus et de ceux qui veulent faire reconnaître la nécessité de proposer de nouvelles formes de soutien pour enfin **faire autrement avec l'alcool**.

